E. SUE

H. DE BALZAC

CH. DE BERNARD

Muséum Littéraire.

LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

L'Envie.

FRÉDÉRIK BASTIEN,

Par Eugène SUE.

2

BRUXELLES
ALP. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges

A. DUMAS

G. SAND

F. SOULIE

1848

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

LES SEPT

PÉCHÉS CAPITAUX.

L'ENVIE.

FRÉDÉRIK BASTIEN,

PAR EUGÈNE SUE.

2

BRUXELLES,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

1848.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

L'envie.

—

FRÉDÉRIK BASTIEN.

I

Pendant que les événements précédents se passaient dans la forêt de Pont-Brillant, madame Bastien éprouvait d'horribles inquiétudes; fidèle à la promesse que, la veille, elle avait faite à Frédérik, elle attendit longtemps avant d'entrer dans la chambre de son fils; le croyant endormi, elle espérait qu'il trouverait quelque calme dans ce repos réparateur; aussi, jusque vers environ une heure de l'après-midi, la jeune mère resta dans sa chambre, qui communiquait à celle de Frédérik, prêtant, de temps à autre, une oreille attentive,

afin de tâcher de savoir si son fils dormait d'un sommeil paisible.

Marguerite, la vieille servante, entra chez madame Bastien, pour lui demander quelques ordres.

— Parlez bas, et refermez bien doucement la porte, lui dit Marie à mi-voix, prenez garde d'éveiller mon fils...

— M. Frédérik? madame! répondit Marguerite ébahie, mais il est allé ce matin au point du jour chez le père André... avec son fusil.

Courir à la chambre de son fils et s'assurer de la vérité de l'assertion de sa servante... tel fut le premier mouvement de madame Bastien.

Frédérik en effet n'était plus là, et son fusil avait aussi disparu.

En rapprochant de cette dernière circonstance, la mystérieuse disparition de Frédérik, la malheureuse mère sentit ses alarmes arriver à leur comble.

Évidemment, pensait-elle, son fils avait voulu se dérober aux explications qu'elle pouvait lui demander dans son étonnement de lui voir son fusil à la main; et elle le savait trop accablé pour croire qu'il pût songer à la chasse.

Madame Bastien se rendit en hâte à la maison du père André le jardinier chez qui on avait vu entrer Frédérik au point du jour; mais le jardinier était sorti depuis peu de temps.

Dans son ignorance du chemin qu'avait suivi son fils et de celui qu'il devait prendre à son retour, Marie se rendit à l'extrémité de la futaie, sur un petit tertre assez élevé, tâchant d'apercevoir au loin son fils dans la plaine au delà de laquelle commençait la forêt de Pont-Brillant.

Les heures s'écoulèrent, Frédérik ne parut pas.

L'on était, nous l'avons dit, dans les premiers jours de novembre.

Le soleil allait bientôt se coucher derrière de grandes masses de nuages brumeux, que de longues rayures rougeâtres séparaient du sombre horizon formé par la cime des bois déjà noyés d'ombre.

Madame Bastien, dont l'angoisse augmentait à mesure que le jour arrivait à sa fin, explorait en vain du regard les chemins sinueux et découverts qui serpentaient à travers les champs.

Soudain, Marguerite, accourant vers la futaie, dit à sa maîtresse, du plus loin qu'elle l'aperçut :

— Madame... Madame... voici le père André à qui M. Frédérik a parlé ce matin.

— Où est André?

— Madame... je l'ai vu de loin... sur la route. . où je guettais de mon côté.

Sans en entendre davantage, madame Bastien courut vers le chemin par où s'avançait le vieux jardinier, qui pliait sous le poids d'une énorme botte d'églantiers fraîchement arrachés.

Dès que madame Bastien fut à portée de voix du vieillard, elle s'écria :

—André... vous avez vu mon fils ce matin?... Que vous a-t-il dit? Où est-il?

Avant de répondre à ces questions précipitées, André se déchargea péniblement de son faisceau d'églantiers qu'il déposa par terre; puis il répondit à sa maîtresse :

— En effet, madame... ce matin, au point du jour, M. Frédérik est venu me trouver... pour des balles.

— Pour des balles?

— Oui, madame... pour me demander si j'avais du

plomb pour fondre des balles... de calibre pour son fusil.

— Ah! mon Dieu!... s'écria madame Bastien toute tremblante, des balles... pour son fusil?

— Certainement, madame, et comme il me restait un bout de tuyau en plomb, j'ai fondu une demi-douzaine de balles pour M. Frédérik.

— Mais... dit la jeune mère d'une voix altérée en s'efforçant de chasser une idée folle... horrible, qui lui traversa l'esprit; ces balles... c'était... c'était donc pour la chasse?...

— Bien sûr, madame... car M. Frédérik m'a dit que Jean-François, vous savez, le métayer de la Coudraie...

— Oui... oui, je sais. . Ensuite?

— Jean-François a donc conté hier à M. Frédérik que voilà deux nuits de suite qu'un des sangliers de la forêt vient retourner de fond en comble son champ de pommes de terre... et comme ce soir la lune se lève de bonne heure, M. Frédérik m'a dit qu'il irait se mettre à un affût que Jean-François connaissait... et qu'il tuerait le sanglier.

— Mais c'est d'une imprudence horrible! s'écria madame Bastien qui ne faisait que changer d'appréhensions, Frédérik n'a jamais tiré de sanglier; s'il le manque, c'est jouer sa vie!

— N'ayez pas peur, madame, M. Frédérik est bon tireur, et...

— Mon fils est donc à cette heure à la métairie de la Coudraie? demanda madame Bastien en interrompant le jardinier.

— Faut le croire, madame, puisqu'il doit aller ce soir à l'affût avec le métayer.

Madame Bastien ne voulut pas en entendre davantage et s'éloigna précipitamment.

Le soleil baissait, déjà le disque rougeâtre de la lune, alors dans son plein, commençait de poindre à l'horizon...

— La métairie de la Coudraie se trouvait à une demi-lieue; Marie s'y rendit en hâte, à travers champs, ne songeant pas, dans son inquiétude, à prendre même un châle et un chapeau.

A mesure que le soleil disparaissait, la lune, encore voilée par la brume du soir, s'élevait lentement au-dessus de la masse noire des grands bois, et jetait assez de clarté pour qu'on y vît presque autant qu'en plein jour.

Bientôt Marie aperçut à travers un taillis de *marsaules,* dont était entourée la métairie, une lumière annonçant que le fermier était de retour des champs.

Un quart d'heure après, la jeune mère, toute haletante de sa course précipitée, entrait chez le métayer.

A la lueur d'une *bourrée* qui brûlait dans l'âtre, Jean-François, sa femme et ses enfants, étaient assis autour de leur foyer.

— Jean-François, dit vivement madame Bastien, conduisez-moi vite, je vous en supplie, à l'endroit où est mon fils.

Puis, elle ajouta d'un ton de triste reproche :

— Comment avez-vous pu laisser un enfant de cet âge s'exposer à un pareil danger... Mais enfin, venez, je vous en prie... venez... il doit être temps encore... d'empêcher cette horrible imprudence.

Le métayer et sa femme se regardèrent d'abord avec ébahissement, puis Jean-François reprit :

— Madame... excusez... mais je ne sais pas... ce que vous voulez dire.

— Comment... vous ne vous êtes pas plaint hier à mon fils... de ce qu'un sanglier venait ravager votre champ depuis deux nuits?

— Oh! oh! les sangliers trouvent trop de glands en forêt cette année pour sortir si tôt... madame, et, Dieu merci! jusqu'à présent, ils ne nous ont point fait de ravage...

— Mais, mon fils, vous ne l'avez donc pas engagé à venir tirer ce sanglier?

— Moi, madame?... jamais, au grand jamais, je ne lui ai parlé de sanglier.

— Aujourd'hui, vous n'avez pas donné rendez-vous à mon fils?

— Non, madame...

A cette révélation, Marie resta un moment muette, accablée d'épouvante; enfin elle murmura :

— Frédérik a menti à André... Mais alors... ces balles... ces balles... mon Dieu! pourquoi donc faire?...

Le métayer, s'apercevant de l'inquiétude de madame Bastien, se crut en mesure de la rassurer, et lui dit :

— Il est vrai, madame, que je n'ai pas parlé du sanglier à M. Frédérik; mais, si vous venez le chercher, je crois savoir où il est.

— Vous l'avez donc vu?

— Oui, madame.

— Où cela? quand cela?

— Madame sait bien la montée si rapide... qui est à un quart de lieue de la cavée de la Vieille-Coupe... en allant vers le château de Pont-Brillant, par la forêt?

— Oui... oui... ensuite...

— Eh bien! madame... à la nuit fermée, mais claire encore, je revenais par cette montée, lorsqu'à vingt pas de moi... j'ai vu M. Frédérik sortir d'un fourré et traverser cette route en courant. Seulement... il s'est arrêté un moment au sommet de la montée... comme pour écouter dans la direction de la sortie de la cavée... et puis il a gagné le grand taillis qui borde la route de l'autre côté; même que c'est le brillant du fusil de M. Frédérik qui me l'a fait remarquer à travers la nuitée... et je me suis dit : Tiens! voilà M. Frédérik avec son fusil, dans les bois de monsieur le marquis... c'est étonnant...

— Et y a-t-il longtemps de cela?

— Ma foi, madame, il y a bien une demi-heure, car la lune ne faisait encore que de pointer.

— Jean-François, dit précipitamment la jeune mère, vous êtes un brave et digne homme... Je suis dans une inquiétude mortelle, il faut que vous me conduisiez à l'endroit où ce soir vous avez vu mon fils...

Après avoir regardé madame Bastien avec compassion, le métayer lui dit :

—Tenez...madame...je vois ce qui vous tourmente... et dame... vous n'avez peut-être pas tort d'être inquiète...

— Achevez... achevez...

— Eh bien! voilà le fin mot : Vous craignez que M. Frédérik ne soit à l'affût, ce soir, dans le bois de M. le marquis, n'est-ce pas? Moi! je le crois comme vous, madame, et, franchement, il y a de quoi s'alarmer, car M. le marquis est aussi déchaîné contre les braconniers, et aussi jaloux de son gibier que feu son père... ses gardes sont méchants en diable... et s'ils

trouvaient M. Frédérik à l'affût, ma foi, ça irait mal...

— Oui, c'est cela que je redoute, reprit vivement madame Bastien, quoiqu'une appréhension tout autrement terrible, quoique vague encore, vînt l'assaillir. Vous le voyez, Jean-François, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, il n'y a pas un moment à perdre... il faut qu'à tout prix je ramène mon fils; venez... venez...

— Tout de suite, madame, dit avec empressement le métayer, et il se dirigea vers la porte. Nous n'avons qu'à prendre le petit sentier dans les blés noirs, nous couperons au court, et nous serons dans un quart d'heure à la forêt...

— Merci de votre bonté, Jean-François, dit madame Bastien avec émotion, oh! merci... Marchez... je vous suis... partons vite.

— Mais, notre homme, dit la métayère à son mari au moment où il sortait, en prenant la *sente*, il faudra traverser la tourbière... et cette chère madame qui est chaussée *fin* se mouillera terriblement et pourra *amasser* du mal.

— Jean-François, je vous en conjure, ne perdons pas un instant, dit madame Bastien.

Et, s'adressant à la métayère :

— Merci, bonne mère, je vous renverrai tout à l'heure votre mari.

II

Lorsque Marie Bastien et son guide sortirent de la

métairie, la lune, ayant dissipé la brume, brillait d'un vif éclat.

L'on apercevait à peu de distance les grandes masses noires des arbres de la forêt se découpant sur le sombre azur du ciel étoilé.

Le silence était profond.

Sur la terre durcie, l'on n'entendait que le bruit sonore et hâté des sabots de Jean-François.

Il se retourna bientôt et dit à la jeune femme en modérant sa marche :

— Pardon, madame... je vais peut-être trop vite?

— Trop vite?... non, non, mon ami... vous n'irez jamais trop vite... Marchez... marchez, je peux vous suivre...

Et après un moment de silence, elle reprit en se parlant à elle-même :

— Ces balles... pourquoi faire? pourquoi ce mensonge? peut-être Jean-François dit-il vrai... Frédérik aura voulu aller à l'affût dans ces bois, et il se sera caché de moi... et pourtant, toute la journée d'hier il a été si sombre, si concentré, que je ne puis croire qu'il songe à la chasse... Depuis si longtemps il n'avait pas touché un fusil!

Au bout de quelques instants de marche, s'adressant de nouveau à son guide :

— Quand vous avez vu mon fils, vous n'avez pas remarqué sa figure?

Et comme le métayer se retournait pour lui répondre, madame Bastien lui dit :

— Parlez-moi en marchant, ne perdons pas une minute.

— Dame! de loin et à la nuitée, je n'ai pu remarquer la figure de M. Frédérik, madame...

— Sa démarche ne vous a pas paru brusque, agitée?

— Je ne peux pas trop vous dire, madame; il a traversé la montée en courant pour entrer dans le taillis, où il s'est sans doute mis à l'affût; ça n'a pas duré longtemps...

— C'est vrai... je fais des questions folles, se dit la jeune mère. Comment cet homme aurait-il pu remarquer cela?

Elle reprit tout haut :

— Et ce taillis, où est entré mon fils... vous pourrez le reconnaître, Jean-François?

— Oh! très-facilement, madame : il est à dix toises en avant du poteau des *Quatre-Bras*, qui marque la grand'route du château.

— Mon Dieu, Jean-François... que le chemin est long!... Nous n'arriverons donc jamais?

— Encore... un demi quart d'heure, madame.

— Un demi quart d'heure... mon Dieu... murmura la jeune mère. Hélas! il se passe tant de choses en un demi quart d'heure!

Marie et son guide continuèrent de s'avancer d'un pas précipité.

Plusieurs fois la jeune femme fut obligée d'appuyer ses deux mains contre sa poitrine pour comprimer la violence des battements de son cœur qu'augmentait encore cette course haletante.

Déjà, l'on apercevait très-distinctement les arbres de la lisière de la forêt.

— Madame, dit le métayer en s'arrêtant, nous voici aux tourbières... prenez garde... il y a des meulières profondes... et dangereuses... Voulez-vous que je vous aide? ..

— Allez, allez, Jean-François; hâtez le pas, s'il est possible... ne vous occupez pas de moi.

Et, d'un pas rapide et sûr, Marie traversa de périlleuses fondrières où elle n'eût pas osé s'aventurer en plein jour.

Au bout de quelques minutes elle reprit :

— Jean-François, quelle heure peut-il être?

— D'après la lune... il ne doit pas être loin de sept heurs... madame.

— Et une fois entrés dans la forêt... serons-nous loin du taillis?...

— A cent pas... au plus... madame.

— Vous entrerez dans ce taillis d'un côté, Jean-François, moi de l'autre, et nous appellerons Frédérik de toutes nos forces... S'il ne nous répond pas... ajouta la jeune femme en frissonnant, s'il ne nous répond pas... nous chercherons plus loin... car nous ne pouvons pas manquer de le trouver, n'est-ce pas, Jean-François?

—Certainement, madame; mais si vous m'en croyez, pour plus de prudence nous n'appellerons pas M. Frédérik.

— Pourquoi cela?

— Nous pourrions, voyez-vous, madame, donner l'éveil aux gardes de ronde... ils doivent être tous sur pied, car un clair de lune pareil semble fait exprès pour les *affûtiers.*

— Vous avez raison... nous chercherons mon fils... sans rien dire, répondit Marie en tressaillant.

Puis, cachant sa figure dans ses mains pendant une seconde, comme si elle voulait échapper à une horrible vision, elle s'écria :

— Ah!... je deviéndrai folle!...

Elle se remit à marcher sur les pas de son guide.

Soudain, prêtant l'oreille et s'arrêtant brusquement :

— Jean-François, avez-vous entendu?...

— Oui... madame... c'est encore loin...

— Quel est ce bruit?

— Ça vient par la sortie de la cavée... C'est le galop d'un cheval dans la forêt... C'est peut-être le garde-général de M. le marquis... Il inspecte sans doute si les gardes font leur tournée...

Le métayer, homme robuste, avait marché si vite, que lorsqu'il atteignit enfin la lisière de la forêt, il suait à grosses gouttes, tandis que Marie frissonnait; il lui semblait que tout son sang refluait vers son cœur... et s'y glaçait...

— Maintenant, madame, nous allons prendre ce sentier sous bois, qui nous raccourcit de beaucoup... car il nous mène droit au poteau des Quatre-Bras... seulement garez votre figure avec vos mains, madame, faites bien attention, car, dans le fourré que nous allons traverser, il y a des houx terriblement forts et piquants.

En effet, à plusieurs reprises, les mains délicates de Marie, qu'elle étendait en avant, furent déchirées, ensanglantées par les pointes acérées des feuilles de houx...

Mais la jeune femme ne sentit rien,

— Ces balles, se disait-elle, pourquoi ces balles?... oh! je ne veux pas y songer... je tomberais là... d'épouvante, et j'ai besoin de tout mon courage...

A ce moment le galop du cheval, que l'on avait entendu au loin, se rapprocha de plus en plus...

Puis il cessa soudain, comme si le cavalier se fût mis au pas pour gravir la rapide montée.

Le métayer et madame Bastien, sortant bientôt de l'épais fourré qu'ils venaient de traverser, se trouvèrent dans un large rond-point, au centre duquel se dressait un poteau, dont chacun des bras correspondait à d'immenses allées qui se prolongeaient à perte de vue, à travers la forêt; leur sol, alternativement coupé par les ombres noires des arbres et par les blanches clartés de la lune, offrait d'étranges contrastes de lumière et d'obscurité.

— C'est à vingt pas d'ici, au sommet de la montée, que j'ai vu entrer M. Frédérik, dans ce taillis qui borde la route, dit le métayer, en indiquant à madame Bastien un fourré de jeunes chênes, je vais prendre l'enceinte à revers... et nous ne pouvons manquer de rencontrer M. Frédérik, s'il est encore là... Dans le cas où je le retrouverais avant vous, je lui dirai que vous voulez qu'il abandonne tout de suite son *affût*... n'est-ce pas, madame? ajouta le métayer à voix basse.

Marie lui fit un signe de tête affirmatif, et entra dans l'enceinte avec une terrible angoisse, pendant que Jean-François s'éloignait.

L'on entendit alors résonner sur le pavé de la montée le pas d'un cheval...

Ce cavalier était Raoul de Pont-Brillant qui avait dû prendre cette route en sortant de la cavée de la Vieille-Coupe.

Frédérik, connaissant les détours de la forêt, avait, en piquant droit à travers bois, devancé de beaucoup le jeune marquis, au passage de la montée, passage obligé pour regagner le château.

Raoul, prenant en gaieté les singuliers événements de la soirée, sifflait un air de chasse pendant que son cheval gravissait lentement la côte très-ardue en cet endroit.

Marie, dans une anxiété croissante, s'avançait toujours à travers le taillis.

Elle arriva bientôt à une grande clairière éclairée par la lune.

Au milieu de cet espace s'élevait un chêne immense; une mousse épaisse et des détritus de feuilles, jonchant le sol, amortissaient le bruit des pas, la jeune femme put s'approcher sans avoir attiré l'attention de son fils, qu'elle aperçut à demi caché par l'énorme tronc du chêne.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide, qu'il sera impossible de donner une idée de la soudaineté de cette péripétie; il faut donc se résigner à raconter longuement un incident aussi prompt que la pensée.

Frédérik, profondément attentif et absorbé, n'avait ni vu, ni entendu s'approcher sa mère, dont la marche s'amortissait sur la mousse; tête nue, il appuyait un genou en terre, et tenait son fusil à demi abaissé, comme s'il n'eût plus attendu que le moment extrême d'épauler et de tirer.

Quoiqu'elle eût tâché de fuir cette idée, la malheureuse mère... avait, en accourant à la forêt, parfois tressailli d'épouvante, pensant à la possibilité d'un suicide.. crainte horrible, éveillée dans son esprit par divers incidents des journées précédentes. Que l'on juge de la joie folle de madame Bastien, lorsque, à la posture de son fils, elle crut les soupçons du métayer justifiés, et qu'il s'agissait seulement d'un dangereux braconnage.

Aussitôt, dans un aveugle élan de bonheur, de tendresse, la jeune femme se jeta d'un bond sur son fils avec une sorte de frénésie, sans prononcer une parole.

Et cela au moment même où Frédérik, abaissant son fusil, murmurait d'une voix sardonique et féroce :

— Tiens... MONSIEUR LE MARQUIS!...

C'est, qu'en effet, Frédérik venait de voir, à dix pas de lui, s'avancer, éclairé en plein par la lune, et découvert jusqu'à mi-corps, grâce à une éclaircie du taillis, Raoul de Pont-Brillant, montant toujours la côte au pas de son cheval... et continuant de siffler indolemment son air de chasse...

Le mouvement de madame Bastien avait été si soudain, si impétueux, que le fusil de son fils s'échappa de ses mains, au moment où il allait faire feu... et tomba sur la mousse...

— Ma mère!... murmura Frédérik, pétrifié.

Cette péripétie, rapide comme la foudre, s'était passée presque en silence.

La sonorité des pas du cheval de Raoul de Pont-Brillant, et le son de l'air de chasse qu'il sifflait avaient d'ailleurs, en partie, couvert le bruit causé par madame Bastien.

Cependant, le jeune marquis, s'arrêtant court au delà de l'éclaircie qui l'avait mis en évidence, discontinua de siffler, se pencha sur sa selle... et dit d'une voix ferme :

— Qui va là?

Puis il prêta de nouveau l'oreille.

Marie, qui venait de découvrir le terrible mystère de la présence de son fils dans la forêt, mit sa main sur la bouche de Frédérik, en l'enveloppant de ses

bras... et écouta... suspendant sa respiration...

Raoul de Pont-Brillant, ne recevant point de réponse, s'était dressé sur ses étriers, afin de voir de plus haut et de regarder du côté du gros chêne où il avait entendu un léger bruit.

Heureusement, l'ombre épaisse projetée par cet arbre énorme et la hauteur des taillis qui bordaient la route au delà de l'éclaircie, déjà dépassée par le jeune marquis, l'empêchèrent de rien apercevoir.

Ayant encore écouté pendant quelques secondes, et ne se doutant pas que son ennemi inconnu l'eût devancé à ce passage, Raoul remit son cheval au pas, et se dit :

— C'est quelque fauve qui aura bondi d'effroi... à travers le fourré...

Puis la mère et le fils, muets, immobiles, glacés d'épouvante, serrés l'un contre l'autre, entendirent le jeune homme recommencer à siffler son air de chasse.

Ce bruit s'affaiblit de plus en plus, et bientôt se perdit au loin dans le grand silence de la forêt.

III

Madame Bastien ne pouvait plus douter du projet de Frédérik...

Elle l'avait vu ajuster Raoul de Pont-Brillant, en disant :

— Tiens, monsieur le marquis.

Ce guet-à-pens paraissait à la fois si lâche, si hor-

rible à la malheureuse femme, que, malgré l'évidence des faits, elle voulut encore douter de cette effrayante découverte.

Frédérik s'était brusquement relevé après le premier saisissement causé par la vue et par l'étreinte de sa mère; debout, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixes et sombres, les traits couverts d'une pâleur livide, que la clarté bleuâtre de la lune faisait ressortir encore, il restait muet, immobile comme un spectre.

— Frédérik... lui dit madame Bastien, dont les lèvres tremblaient si fort, qu'elle mettait une pause entre chaque parole, que faisais-tu... là... mon enfant?...

L'adolescent demeura silencieux.

— Tu ne me réponds pas?... tes yeux sont fixes... hagards... Tiens, vois-tu... mon pauvre enfant... la nuit dernière... je t'ai entendu... tu as été si agité... tu souffres tant depuis quelques jours, que tu auras été pris tout à coup d'un accès de fièvre chaude... d'une sorte de délire... et la preuve... c'est que tu ne sais pas seulement comment il se fait que tu te trouves ici... Tu es... comme si tu t'éveillais d'un songe, n'est-ce pas, Frédérik?

Madame Bastien, fermant volontairement les yeux, plutôt que d'envisager une réalité terrible, tâchait de se persuader que Frédérik ne jouissait pas de sa raison.

— Oui, je suis certaine, reprit-elle, que c'est à peine si tu as conscience de ce qui s'est passé depuis ton départ de la maison... n'est-ce pas?... Tu ne me réponds rien, oh! je comprends, ta pauvre tête est encore troublée. Reviens à toi, mon enfant, calme-toi... mon Dieu! Tu ne me reconnais donc pas?... C'est moi... ta mère...

— Je vous reconnais, ma mère...

— Enfin!

— J'ai toute ma raison...

— Ah!... oui, maintenant... Dieu merci! mais pas tout à l'heure...

— Je l'ai toujours eue...

— Non... mon pauvre enfant, non

— Je sais où je suis...

— Oui, à présent... tu te reconnais... mais pas tout à l'heure.

— Je vous dis, ma mère, que je sais pourquoi je suis venu ici... à dix pas du poteau des Quatre-Bras, me mettre à l'affût... avec des balles dans mon fusil.

— Ah!... bien! c'est cela... alors, dit l'infortunée en feignant d'être rassurée. Jean-François le métayer ne s'était pas trompé, il me l'avait bien dit...

— Il avait bien dit... quoi?

— Que tu venais te mettre à l'affût... car, à la nuit tombante, il t'avait vu entrer dans ce taillis avec ton fusil, et même il s'était dit : Tiens! voilà M. Frédérik, il va sans doute braconner dans les bois de Pont-Brillant. Lorsque j'ai appris cela.. juge de mon inquiétude... tout de suite je suis accourue... avec Jean-François... tu conçois... car. en vérité, tu es d'une imprudence folle... mon pauvre enfant... tu ne sais donc pas que les gardes de M. le marquis ..

Ces mots de *M. le marquis* firent sortir Frédérik de son calme effrayant; il serra les poings avec fureur, et s'écria, regardant sa mère avec une expression féroce :

— C'est à l'affût de... M. le marquis que j'étais... entendez-vous, ma mère?

— Non Frédérik, répondit la malheureuse femme, en frissonnant de tout son corps, non, je n'entends pas, et d'ailleurs est-ce que je comprends quelque chose... à vos termes de chasse, moi?...

— Ah! fit Frédérik avec un affreux sourire, je vais me faire comprendre : Eh bien! sachant que *M. le marquis* devait passer par ici... ce soir... à la nuit tombante, j'ai mis des balles dans mon fusil, et je suis venu m'embusquer derrière cet arbre pour tuer *M. le marquis* lorsqu'il passerait. Comprenez-vous, ma mère?

A ces épouvantables paroles madame Bastien eut un moment de vertige, puis elle fut héroïque.

Appuyant une de ses mains charmantes sur l'épaule de son fils, elle lui posa son autre main sur le front en se disant d'une voix calme... très-calme... et feignant de se parler à elle-même :

— Comme sa pauvre tête est brûlante... il est encore dans le délire de la fièvre... Mon Dieu! mon Dieu! comment le décider à me suivre?

Frédérik, d'abord stupéfait du langage et de l'apparente tranquillité de sa mère, après le terrible aveu qu'il venait de lui faire dans l'exaspération de sa haine, s'écria :

— Je vous dis que j'ai toute ma raison, ma mère... c'est vous autant que moi que je veux venger, et ma haine, voyez-vous, est...

— Oui... oui, mon enfant, je te crois, dit madame Bastien, en l'interrompant, trop épouvantée pour remarquer les dernières paroles de Frédérik; puis, le baisant au front, elle ajouta, de ce ton que l'on emploie lorsque l'on ne veut pas contredire les fous :

— Oui, certainement, tu as ta raison... aussi tu vas revenir avec moi; il se fait tard, et il y a longtemps que nous sommes dans ces bois.

— La place est bonne, dit Frédérik d'une voix sourde, j'y reviendrai.

— Sans doute... nous reviendrons... mon enfant..

mais, tu comprends... il faut d'abord commencer par nous en aller... n'est-ce pas?

— Ma mère... ne me poussez pas à bout!...

— Tais-toi... oh! tais-toi... dit soudain Marie avec effroi en mettant une main sur la bouche de son fils et écoutant attentivement.

— Entends-tu? reprit-elle, on marche dans le taillis... Oh! mon Dieu! on vient!

Frédérik ramassa son fusil.

— Ah!... je sais, reprit la jeune femme dont l'alarme cessa après un moment de réflexion; je sais, c'est Jean-François... il devait te chercher d'un côté, moi de l'autre...

Puis, appelant à demi-voix:

— Est-ce vous, Jean-François?

—Oui... madame Bastien, répondit le métayer que l'on ne voyait pas encore, mais que l'on entendait venir en écartant les branchages; je n'ai pas trouvé M. Frédérik.

— Rassurez-vous, mon fils est là... Jean-François.

— Ah!... tant mieux, madame Bastien, dit le métayer, car je viens d'entendre parler là-bas... du côté de l'étang... pour sûr, c'est une ronde des gardes de M. le marquis.

Ce disant, le métayer parut dans la clairière.

Frédérik, malgré l'audace de sa haine, n'osa pas, en présence d'un étranger, répéter les menaces qu'il avait proférées devant sa mère; il mit son fusil sous son bras, et, toujours sombre, silencieux, il se disposa à suivre madame Bastien.

— Allons, allons, monsieur Frédérik, dit le métayer, il ne faut pas tenter le diable; les gardes de M. le marquis approchent; vous êtes dans un fourré... votre fusil à la main; il fait un clair de lune superbe pour les bra-

conniers... c'est assez pour qu'on vous déclare procès-verbal...

Puis, s'adressant à madame Bastien :

— Je vas marcher devant madame, je connais une petite *sente* qui nous conduira droit et vite hors de ce taillis et du côté opposé à celui où l'on entend les gardes.

Les forces de Marie étaient à bout; elle s'appuya sur le bras de son fils qui, toujours concentré, ne lui adressa pas une parole...

A son arrivée chez le métayer, la jeune mère, pâle, affaiblie, frissonnait de tous ses membres; Jean-François voulut absolument atteler son cheval à sa charrette pour reconduire Marie et son fils; elle accepta cette offre, car, brisée par tant d'émotions, elle eût été incapable de faire de nouveau à pied le long trajet qui séparait la métairie de sa maison où elle arriva avec son fils vers neuf heures du soir.

A peine de retour, Frédérik chancela, perdit connaissance et tomba bientôt dans une violente attaque nerveuse qui porta l'effroi de sa mère à son comble; cependant, aidée de sa vieille servante, elle donna tous les soins possibles à son fils qui fut transporté dans sa chambre et mis au lit.

Durant cet accès spasmodique, et bien que ses yeux fussent fermés, Frédérik versa des larmes.

Revenu à lui et voyant sa mère penchée à son chevet, il lui tendit les bras et la serra longtemps contre lui, avec des sanglots déchirants. Puis cette nouvelle crise passée, il dit se trouver plus calme et avoir surtout besoin de solitude et d'obscurité; se tournant alors vers la ruelle de son lit, il ne prononça plus une parole...

Marie, avec une rare présence d'esprit, avait, lors de son retour et pendant l'évanouissement de Frédérik,

donné l'ordre de clouer en dehors les contrevents de la chambre où il couchait; l'on n'entrait dans cette chambre que par la sienne à elle, où elle se proposait de veiller toute la nuit, en laissant entr'ouverte la porte de communication... elle n'avait donc pas à redouter jusqu'au lendemain quelque nouvel égarement de la part de son malheureux enfant.

Elle n'était pas de ces femmes que la douleur paralyse et frappe d'irrésolution ou d'impuissance. Si épouvantable que fût la découverte qu'elle venait de faire, une fois seule, elle l'envisagea résolûment, après avoir voulu se persuader un instant que son fils n'avait pas sa tête à lui en préméditant un crime exécrable.

— Je n'en puis douter, se dit-elle, Frédérik éprouve une haine implacable contre le jeune marquis de Pont-Brillant... Les ressentiments de cette haine, longtemps concentrée sans doute, sont cause du changement qui s'est opéré en lui depuis quelques mois. Cette haine est arrivée à ce point d'exaltation, que mon fils, après avoir tenté de tuer M. de Pont-Brillant, n'a peut-être pas renoncé à cette horrible pensée.

— Voilà les faits.

— Maintenant quelle circonstance mystérieuse a pu faire naître et développer chez mon fils cette rage contre un adolescent de son âge?

— Comment mon fils, élevé par moi et qui naguère me rendait la plus fière, la plus heureuse des mères, en est-il venu à concevoir l'idée... d'un tel crime?

—Tout ceci est secondaire; je chercherai plus tard à résoudre ces questions qui confondent ma raison et me font douter de moi-même...

— Ce qu'il faut d'abord, et à l'instant, c'est arracher mon fils à d'horribles tentations, et l'empêcher maté-

riellement de commettre un meurtre... Voilà ce qui est imminent.

Et après avoir été, sur la pointe du pied, prêter l'oreille à la porte entr'ouverte de la chambre de Frédérik, qu'elle entendit pousser un gémissement douloureux, après quoi il retomba dans un morne silence, Marie se mit à sa table et écrivit la lettre suivante à son mari :

A M. Bastien.

« Je vous ai déjà écrit, il y a quelques jours, mon ami, au sujet de la mauvaise santé de Frédérik et du départ de l'instituteur que vous m'aviez autorisé à prendre.

» L'état de mon fils s'aggrave, il me donne de sérieuses inquiétudes, il est urgent de prendre un parti décisif...

» Je suis allée avant-hier consulter encore notre ami le docteur Dufour. Il pense que l'âge et la croissance de Frédérik causent son état nerveux, inquiet, maladif; il m'a engagé à donner à cet enfant le plus possible de distractions, ou, ce qui serait de beaucoup préférable, à le faire voyager.

» C'est à ce dernier parti que je m'arrête; dans la complète solitude où nous vivons, il me serait impossible de donner aucune distraction à Frédérik.

» Il n'est pas probable que vos affaires vous permettent de nous accompagner à Hyères, où je désire conduire mon fils; en tous cas, je partirai avec lui; Marguerite nous accompagnera. Notre voyage durera cinq ou six mois, peut-être moins; cela dépendra de l'amélioration de la santé de Frédérik.

» Pour mille raisons trop longues à vous énumérer ici, j'ai fixé notre départ à *lundi prochain*; je serais

partie demain, si j'avais eu l'argent nécessaire; mais j'ai employé, comme d'habitude, aux dépenses de la maison, la somme que votre correspondant m'a fait tenir pour cet usage, à la fin du mois dernier; et, vous le savez, sauf les cent cinquante francs que vous me donnez mensuellement pour mon entretien et celui de Frédérik, je n'ai pas d'argent.

» J'envoie cette lettre *ce soir* à Blois par un exprès, ainsi elle gagnera six heures, vous la recevrez *après-demain matin*; *je vous conjure de me répondre courrier par courrier* et de m'envoyer un mandat sur votre banquier de Blois; je ne sais quelle somme vous fixer; vous connaissez la simplicité de mes habitudes; calculez ce qu'il faut pour nous rendre à Hyères avec Frédérik et Marguerite par la diligence; ajoutez à cela, les petites dépenses imprévues du voyage, et de quoi vivre à Hyères pendant les premiers temps de notre séjour; je m'établirai là le plus économiquement possible, je vous écrirai ensuite combien nous aurons à dépenser par mois.

» Ordinairement la multiplicité de vos affaires, sans doute, vous empêche de me répondre ou rend vos réponses très-tardives, il n'en sera pas ainsi de cette lettre... vous en comprendrez *l'excessive importance.*

» Je ne veux pas vous alarmer; mais je dois vous le dire, l'état de Frédérik offre des symptômes d'une telle gravité, que ce *voyage peut être, et sera, je l'espère...* LE SALUT DE MON FILS.

» Je crois vous avoir donné, depuis bientôt dix-sept ans, assez de raisons de compter sur la solidité de mon caractère et sur la tendresse éclairée que je porte à Frédérik, pour être assurée d'avance que vous approuverez ce voyage, si soudain qu'il doive vous pa-

raître; vous aiderez, n'est-ce pas, de tout votre pouvoir, à une résolution dictée par la plus *impérieuse,* la plus *urgente nécessité.*

» Je laisserai ici le vieil André; il gardera la maison et fera votre service lorsque vous viendrez; c'est un homme très-sûr, à qui je puis tout confier en mon absence... Ce voyage n'offre donc sous ce rapport aucun inconvénient.

» Adieu, je suis très-inquiète et très-triste.

» Je termine promptement cette lettre afin de l'envoyer ce soir même.

» *Lundi matin,* au reçu de votre réponse, je vous écrirai et je porterai moi-même la lettre à Blois; j'y serai vers deux heures, afin de recevoir de votre correspondant l'argent nécessaire à notre voyage; je prendrai le soir même la voiture de Paris, où nous ne resterons que vingt-quatre heures, pour de là gagner Lyon et continuer notre route vers le Midi.

» Encore Adieu.

» MARIE BASTIEN. »

Ceci écrit, madame Bastien donna l'ordre d'atteler le cheval et d'aller aussitôt porter cette lettre à Blois.

Au retour l'on devait passer par Pont-Brillant et y laisser un billet que Marie écrivit au docteur Dufour afin de le prier de venir le lendemain et pour l'instruire de la crise nerveuse dont Frédérik avait été atteint

Restée seule, et après s'être plusieurs fois assurée de l'état de son fils qui paraissait céder à une sorte d'assoupissement mêlé d'agitation, madame Bastien réfléchit encore à la détermination qu'elle venait de prendre au sujet de ce voyage soudain et le trouva de plus en plus opportun.

Elle se demanda seulement avec angoisse comment faire pour empêcher Frédérik de la quitter un seul moment jusqu'au jour de leur départ.

Minuit venait de sonner...

La jeune mère était plongée dans la plus navrante méditation lorsque, au milieu du profond silence de la nuit, il lui sembla d'abord entendre au loin le bruit du galop d'un cheval sur le chemin qui passait devant la ferme, puis, que ce cheval s'arrêtait à la porte de la maison.

Bientôt Marie n'eut plus de doute, l'on se mit à sonner violemment au dehors.

L'heure était si indue, que, s'imaginant que les gardes du marquis avaient connaissance du guet-apens tendu par Frédérik, et que l'on venait peut-être l'arrêter, madame Bastien se sentit saisie d'épouvante; terreur exagérée, terreur folle, mais, hélas! excusable, dans l'état d'esprit où se trouvait la pauvre jeune femme; aussi, lorsqu'elle eut entendu sonner, cédant à un mouvement machinal, elle courut fermer la porte de la chambre de son fils, en cacha la clé, et prêta de nouveau l'oreille avec une angoisse profonde.

Depuis quelques moments, un bruit insolite régnait dans la maison, l'on frappa à la porte de la chambre de madame Bastien.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— Moi... Marguerite, madame.

— Que voulez-vous?...

— Madame... c'est M. le docteur Dufour, il vient d'arriver à cheval...

Marie respira et rougit de ses folles craintes

Marguerite continua :

— M. le docteur voudrait parler à madame pour

quelque chose de très-pressé, de très-important !

— Priez M. le docteur de m'attendre dans la bibliothèque... Faites-y tout de suite du feu, et mettez-y de la lumière.

— Oui, madame.

Mais réfléchissant qu'ainsi elle s'éloignait de son fils, madame Bastien rappela vivement la servante et lui dit :

— Je recevrai M. Dufour ici, dans ma chambre; priez-le de monter.

— Oui, madame...

— Le docteur ici... à une pareille heure? se dit madame Bastien, profondément surprise, que peut-il vouloir? il est impossible qu'il ait déjà reçu ma lettre.

Presque aussitôt le médecin entra chez madame Bastien, précédé de Marguerite qui se retira discrètement.

Les premiers mots de M. Dufour à la vue de Marie, furent :

— Ah!... mon Dieu!... qu'avez-vous?

— Moi?... docteur... mais rien...

— Rien!... s'écria le médecin en regardant Marie avec une surprise douloureuse, car, depuis la veille et surtout en suite des terribles émotions de la soirée, les traits de la jeune femme avaient subi une altération profonde, saisissante. Rien? répéta le docteur, vous n'avez rien?...

Madame Bastien, comprenant la pensée de M. Dufour à son accent et à l'expression de son visage, répondit avec une simplicité navrante :

— Ah... oui... je sais...

Portant alors un doigt à ses lèvres, elle ajouta à demi-voix en montrant du regard la porte de la chambre de Frédérik :

— Parlons tout bas... je vous en prie, cher docteur... mon fils est là... il dort, il a eu ce soir une cruelle crise... je viens de vous écrire; je vous priais de venir demain... c'est le ciel qui vous envoie...

Remis de la pénible impression qu'il avait ressentie à la vue du changement des traits de madame Bastien, le docteur lui dit en baissant le ton de sa voix :

— Puisque je viens à propos, je n'aurai pas alors à vous prier d'excuser cette visite faite à une heure si avancée...

— Peu importe... mais de quoi s'agit-il donc?

— J'ai à vous entretenir de choses très-graves, qui ne peuvent souffrir aucun retard... C'est ce qui m'a forcé de venir chez vous, presque au milieu de la nuit et au risque de vous inquiéter.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

— Votre fils dort... n'est-ce pas?

— Je le crois...

— Mais, s'il ne dormait pas, pourrait-il nous entendre?

— Non... si nous nous rapprochons de la cheminée et que nous parlions bas.

— Rapprochons-nous donc de la cheminée, et parlons bas, reprit M. Dufour, car il s'agit de lui...

— De Frédérik?

— De Frédérik, répondit le docteur en allant s'asseoir à côté de la cheminée, auprès de madame Bastien.

Et, en effet, grâce à l'éloignement et à l'épaisseur de la porte de sa chambre à coucher, Frédérik ne pouvait et ne put entendre un mot de l'entretien suivant :

III

Ces mots du docteur Dufour : *Je viens vous parler de Frédérik*, étaient d'un si étrange à propos, que Marie, sans trouver une parole, regarda le médecin avec une profonde surprise.

Il s'en aperçut et reprit :

— Oui, madame... je viens vous parler de votre fils...

— Et... à quel sujet?

— Au sujet... du changement moral et physique que vous remarquez en lui, et qui vous donne de si cruelles inquiétudes...

— Oui... oh! oui... bien cruelles...

— Il s'agirait... de le guérir peut-être...

— Vous!... mon bon docteur?

— Moi!... non.

— Que voulez-vous dire?...

Après un moment de silence, le docteur tira une lettre de sa poche, et la remettant à madame Bastien :

— Ayez d'abord la bonté de lire cette lettre... que j'ai reçue ce soir.

— Cette lettre! et de qui est-elle?

— Veuillez la lire...

Marie, de plus en plus étonnée, prit la lettre et lut ce qui suit :

« Mon cher Pierre, la diligence s'arrête durant une

heure; je profite de cette occasion pour t'écrire en hâte.

» Après t'avoir quitté hier soir, le sujet de notre dernier entretien a occupé toute ma pensée, j'y comptais; ce que j'ai vu, ce que j'ai appris par ton récit, ne pouvait faire sur moi une impression éphémère...

» Cette nuit, ce matin encore, je n'ai donc songé qu'au pauvre enfant de madame Bastien.

Marie, interrompant sa lecture, regarda le docteur avec un étonnement extrême et lui dit vivement :

— De qui est donc cette lettre?

— De mon meilleur ami, d'un homme du caractère le plus généreux, du cœur le plus noble qu'il y ait au monde...

— Le titre de votre meilleur ami disait tout cela pour moi; mais comment donc sait-il?...

— Vous rappelez-vous... le jour de la Saint-Hubert, chez moi... cet étranger?...

— A qui mon fils a répondu si... durement!

— Oui...

— Et vous avez dit... à cette personne...

— Tout ce qu'il y avait... d'admirable dans votre dévouement maternel... Oui, j'ai commis cette indiscrétion... je m'en accuse... Veuillez, je vous en prie, continuer la lecture de cette lettre.

Marie continua et relut ces mots avec une attention marquée :

« ... *Cette nuit, ce matin encore je n'ai donc songé qu'au pauvre enfant de madame Bastien.*

» Tu le sais, Pierre, physionomiste exercé par de nombreuses observations, j'ai été rarement trompé par les inductions caractéristiques que je tirais de certaines physionomies.

» Aussi, en réfléchissant à mes remarques d'hier, à ce que j'ai vu, à ce qui est arrivé lors du passage de ce cortége de chasse, tout me donne la CONVICTION *que le fils de madame Bastien, est possédé d'une haine implacable... contre le jeune marquis de Pont-Brillant.* »

Marie, stupéfaite de la vérité de cette observation, que la scène de la forêt venait encore confirmer, tressaillit; à ce souvenir, qui réveilla ses terreurs, cachant sa figure entre ses mains, elle ne put retenir un sanglot déchirant.

— Mon Dieu!... qu'avez-vous? s'écria le docteur.

— Ah!... reprit-elle en frissonnant, cela n'est que trop vrai...

— C'est de la haine que ressent Frédérik?

— Oui... reprit Marie d'une voix étouffée, une haine implacable!

Puis, frappée de la pénétration de l'ami du docteur Dufour, madame Bastien continua de lire avec un intérêt croissant :

« Cette haine admise. . je n'ai pas cherché à en découvrir la cause... Pour y parvenir, il faudrait être journellement avec ce pauvre enfant; alors, à force de patience, d'étude, de sagacité, l'on saurait sans doute ce secret... *découverte indispensable* à la guérison de Frédérik.

» A défaut de ce secret, je me suis demandé si cette haine devait être vivace, opiniâtre et avoir ainsi fatalement de dangereuses conséquences, ou bien si ce n'était qu'un sentiment passager?

» Un examen attentif de la physionomie de Frédérik, dont j'ai conservé le souvenir le plus précis, l'angle de son front, le contour de son menton, me don-

nent la conviction qu'il n'est pas de caractère plus résolu... plus tenace que celui du fils de madame Bastien.

» Cette conviction bien établie qu'une haine implacable est déjà profondément enracinée dans le cœur de Frédérik, je me suis demandé d'abord par quelle apparente contradiction, élevé par une mère telle que la sienne, il pouvait être en proie à une si funeste passion? »

— Mais... mon Dieu! dit vivement Marie, quel est donc cet homme qui semble connaître mon fils, mieux peut-être que je ne le connais moi-même?... cet homme dont la pénétration... m'effraye... car elle a été encore plus loin... encore plus avant... que vous ne le pouvez penser...

— Cet homme, répondit le docteur avec mélancolie, cet homme a beaucoup souffert, beaucoup vu et beaucoup observé... Là est le secret de sa pénétration...

Madame Bastien se hâta de continuer sa lecture.

« Tu m'as dit, mon ami, que Frédérik était arrivé à ce que tu appelles *un âge de transition*, époque de la vie, souvent critique et signalée par de graves perturbations physiques.

» Frédérik peut, en effet, être soumis à l'action de cette crise; s'il en est ainsi, le voici donc, par son état, inquiet, nerveux, impressionnable, très-prédisposé à éprouver des sentiments d'autant plus puissants, qu'ils sont nouveaux pour lui... et par cela même en dehors des prévisions de sa mère et de la salutaire influence qu'elle a jusqu'ici exercée sur lui.

» En effet, comment l'affection et la prudence de madame Bastien pouvaient-elles le prémunir contre

un danger que ni lui ni elle ne soupçonnaient? Non, non, pas plus que son fils, elle ne devait s'attendre à ce brusque envahissement d'une passion violente et la conjurer à temps. Non, cette mère si éclairée n'a pas plus à se reprocher ce qui arrive aujourd'hui, qu'elle n'aurait eu de reproches à se faire, si son fils enfant avait été atteint de la rougeole, ou, adolescent, d'une maladie de croissance.

» Il en est ainsi de cette accusation que madame Bastien porte contre elle-même :

» *J'ai failli en quelque chose à mes devoirs de mère, puisque je n'inspire pas à mon fils assez de confiance pour qu'il m'avoue ce qu'il ressent.*

» Eh! mon Dieu... je suis certain qu'avant ces tristes événements jamais Frédérik n'avait manqué de confiance envers sa mère... »

— Oh! jamais... dit Marie en interrompant sa lecture, jamais...

— Eh bien! n'êtes-vous pas de l'avis de mon ami, demanda le docteur, quant au peu de justice des reproches que vous vous adressez?

— Oui... reprit madame Bastien pensive, je ne ferai pas de fausse modestie avec vous, bon docteur, j'ai la conscience d'avoir rigoureusement accompli ma tâche de mère. Il ne m'était pas humainement possible... je le reconnais, d'empêcher ou de prévenir le malheur qui m'accable dans mon fils...

— Est-ce que cela pouvait faire l'ombre d'un doute?

— Un mot seulement, mon cher docteur, reprit Marie après quelques instants de silence, votre ami a vu Frédérik quelques instants à peine... mais, hélas! suffisamment pour s'entendre adresser de blessantes

paroles... Qu'un esprit généreux n'ait qu'indulgence et compassion pour l'emportement d'un pauvre enfant malade... je le conçois, mais entre ce bienveillant pardon... que jamais je n'oublierai... et l'intérêt profond, réfléchi... que votre ami montre pour Frédérik... il y a un abîme... Cet intérêt... qui a donc pu... le mériter à mon fils?

— La fin de cette lettre vous le dira... Je puis cependant dès à présent vous mettre sur la voie... Mon ami a eu un frère... beaucoup plus jeune que lui et dont il a été uniquement chargé après la mort de leur père à tous deux... Mon ami aimait passionnément cet enfant... c'était la seule affection de sa vie studieuse et solitaire. Ce jeune frère avait l'âge de Frédérik; comme lui il était beau, comme lui il était noblement doué... comme lui enfin il était idolâtré, non par une mère... mais par le plus tendre des frères.

— Et qu'est-il devenu? demanda Marie avec intérêt en voyant les traits du docteur s'assombrir.

— Ce frère... mon ami l'a perdu... voilà six ans.

— Ah! maintenant, je comprends, s'écria Marie, les belle âmes seules, loin de s'aigrir par la douleur, deviennent plus tendres, plus compatissantes encore.

— Vous dites vrai, répondit le docteur avec émotion, c'est une grande âme que celle de mon ami...

De plus en plus pensive, madame Bastien continua sa lecture :

« J'en suis presque certain, avant ces tristes circonstances, jamais Frédérik n'avait manqué de confiance envers sa mère... parce qu'il n'avait rien de coupable à lui dissimuler, aussi, plus il se montre, à cette heure, impénétrable, plus on doit craindre que le secret qu'il cache ne soit fâcheux.

» Mainteant que la maladie nous est connue, ainsi que tu dirais, mon ami, quels sont les moyens, les chances de guérison?

» Il faudrait, avant tout, *connaître la cause de haine... de Frédérik...* remonter jusqu'à la source de ce sentiment, pour le tarir, ou du moins pour en détourner le dangereux courant.

» Cet important secret, essayera-t-on de le pénétrer?

» Essayera-t-on de l'obtenir par la confiance?

» Hélas! il en est souvent de la confiance et de la défiance, ou plutôt de la *non-confiance*, ainsi que de ces premières impressions d'où résultent des antipathies ou de sympathies invincibles.

» Frédérik aime tendrement sa mère, il est pourtant resté sourd à ses prières; il est donc presque certain maintenant, que jamais il ne lui dira son funeste secret, soit par respect humain, soit pour ne pas compromettre le succès de sa vengeance... CONSÉQUENCE INÉVITABLE DE LA HAINE... lorsqu'elle est aussi opiniâtre, aussi énergique qu'elle paraît l'être chez Frédérik. »

En lisant ces mots, soulignés par Henri David, dans le but de leur donner une plus grave signification... les mots, hélas! trop justifiés par la scène de la forêt, les mains de madame Bastien frissonnèrent... et elle continua sa lecture d'une voix altérée:

» Il est donc à peu près démontré que madame Bastien doit renoncer à l'espoir d'obtenir, par la confiance, le secret de son fils.

» Emploiera-t-elle la pénétration?

» La pénétration?... Mélange de froide observation... de dissimulation et de ruse... car, pour surprendre un secret obstinément caché... il faut employer mille moyens détournés...

» Tristes moyens que leur but seul peut faire absoudre... Ainsi, tu ne crains pas, mon ami, d'employer quelquefois de violents poisons pour la guérison de tes malades.

» Eh bien! penses-tu qu'une femme pénétrée de sa dignité maternelle, veuille... et puisse s'abaisser à un pareil rôle?... ou plutôt... (une mère songe peu à sa dignité, lorsqu'il s'agit du salut de son enfant), crois-tu... qu'une femme comme madame Bastien ait, non la *volonté*, mais le *pouvoir* de jouer un rôle qui exige tant de sang-froid, et, je le répète, tant de dissimulation?

» Non, non, la pauvre mère... pâlirait, rougirait, se trahirait à tout moment... et, malgré sa résolution, elle hésiterait à chaque pas tenté dans cette voie souterraine, en sachant même que cette voie peut aboutir au salut de son fils. »

Madame Bastien baissa la tête avec accablement ses mains, qui tenaient la lettre, retombèrent sur ses genoux... deux larmes coulèrent lentement de ses yeux fixes, alors voilés par la douleur... elle dit en soupirant :

— Il n'est que trop vrai, je reconnais mon impuissance!...

— Je vous en supplie... ne vous désolez pas ainsi!... s'écria le docteur ; vous aurais-je, mon Dieu ! apporté cette lettre... et d'ailleurs, mon ami me l'eût-il écrite s'il n'avait cru trouver... et, en effet, trouvé, je l'espère, le moyen de remédier aux périls, aux difficultés qu'il vous signale? Achevez... achevez de lire, je vous en conjure...

Marie secoua tristement la tête et poursuivit :

» Voici maintenant, selon moi, les deux seuls partis à prendre par madame Bastien pour conjurer les maux dont elle s'alarme avec raison.

» Suivre et développer la sage pensée qu'elle avait eue de s'adjoindre un précepteur.

» Je m'explique : il s'agirait, selon moi, bien moins d'intéresser pour le moment Frédérik à de nouvelles études, que de lui enseigner des vérités pratiques ; car il arrive une époque où la tendresse maternelle la plus éclairée est insuffisante pour la direction d'un fils.

» Il faut la science *de la vie des hommes,* pour donner à un adolescent cette seconde éducation, cette éducation virile et forte qui l'arme contre ces rudes épreuves, contre ces dangereux entraînements, dont une femme ne peut avoir l'expérience, et desquels il lui est donc bien difficile de sauvegarder son fils.

» Un père intelligent et tendre pourrait seul dignement accomplir cette tâche sacrée ; mais puisqu'il paraît que les occupations de M. Bastien le retiennent toujours loin de chez lui, il faut à Frédérik un précepteur de science suffisante ; mais, avant tout, *homme de cœur, d'honneur et d'expérience...* un homme enfin qui comprenne l'importance presque redoutable de cette mission : *façonner un adolescent à la vie de l'homme.*

» Ce précepteur tel que je le conçois, tel qu'il le faudrait, éclairé des lumières que lui donnerait madame Bastien sur le passé, aidé de l'influence qu'elle a dû, malgré tout, conserver sur son fils, un tel précepteur, à force de pénétration, de patiente étude, arriverait d'abord à connaître le secret de la haine de Frédérik, aiderait sa mère à combattre, à détruire cette haine dans le cœur de ce malheureux enfant, puis continuerait pour son éducation d'homme, ce que madame Bastien avait si admirablement commencé ; car enfin... son fils ne lui a pour ainsi dire échappé qu'alors qu'il

eût fallu pour le conduire, la main ferme et expérimentée d'un homme, au lieu de la main timide et délicate d'une femme.»

— Cela n'est que trop vrai, dit madame Bastien en s'interrompant, j'avais senti cette nécessité en pensant à donner un précepteur à mon fils... vous le savez, mon cher docteur. . Désespérée de mon impuissance, je m'étais dit que peut-être ce précepteur, pris d'abord pour tâcher de ranimer le goût de l'étude chez Frédérik, m'aiderait ensuite à le diriger, puisque mon mari ne peut .. ni ne veut s'occuper de son fils comme il le faudrait. Ce précepteur, vous le savez, était loin, sans doute, de réunir toutes les conditions que j'aurais désirées, mais il était suffisamment instruit... et surtout d'une patience, d'une douceur rares... Malheureusement, le mauvais vouloir, les emportements de mon fils l'ont rebuté...

Maintenant, dans l'isolement où je vis, et s'il faut tout vous dire, limitée à la modique somme que mon mari a consenti à grand'peine à affecter à cette dépense, portant la plus importante de toutes... où pourrai-je trouver un précepteur... tel que le dépeint votre ami? Et d'ailleurs, comment le faire accepter par Frédérik dans l'état d'irritation où il se trouve? Et puis enfin, plus un précepteur aura conscience de sa valeur, de son dévouement et de sa dignité, moins il voudra s'exposer aux violences de mon fils... Hélas! vous le voyez... il faut renoncer à ce moyen, dont je reconnais cependant toute la valeur.

Et la jeune femme poursuivit sa lecture.

« Si madame Bastien, par des motifs particuliers, ne désirait pas s'adjoindre un précepteur, il lui reste une ressource, qui peut-être ne guérira pas radicale-

ment l'âme de Frédérik... mais qui du moins le distraira forcément de l'idée fixe dont il paraît dominé; il faudrait.. que sa mère partît au plus tôt avec lui pour un long voyage... »

— Cette résolution... de partir avec mon fils, dit Marie en s'interrompant, je l'avais prise... Ce soir, et au moment où vous êtes arrivé... je venais d'écrire à mon mari pour le prévenir de ma détermination. Ah! du moins... je ne me suis pas trompée cette fois, puisque sur ce point je me trouve d'accord avec votre ami... il me reste donc quelque espoir...

— Oui... mais selon... mon ami... et il a, je crois, parfaitement raison, un voyage n'est qu'un palliatif ainsi que vous allez le voir...

En effet, madame Bastien lut ce qui suit :

« Je ne doute pas des bons effets momentanés d'un voyage sur l'esprit de Frédérik; d'abord l'éloignement de l'objet de sa haine, puis l'aspect des lieux nouveaux, les mille incidents de la route, la présence continuelle de sa mère, distrairont nécessairement Frédérik de ses funestes pensées... l'en distrairont... mais malheureusement ne les détruiront pas...

» Pour me résumer :

» L'assistance d'un précepteur *digne de cette mission*, doit mettre madame Bastien à même de guérir Frédérik, et de le préserver du retour des passions mauvaises...

» Un voyage peut améliorer la situation morale de Frédérik et permettre, chose *très-importante* d'ailleurs, *de gagner du temps*... un voyage enfin dépend absolument de la volonté de madame Bastien, et peut s'exécuter l'instant.

» Il n'en est pas ainsi de la rencontre d'un précep-

teur. Je sais qu'il est difficile de trouver à l'instant un comme capable de comprendre cette mission, rendue plus difficile encore par la position exceptionnelle de Frédérik... Aussi, j'ai tellement conscience de ces difficultés... que si tu crois mon offre acceptable... et avant tout *convenable*... je serais heureux de m'offrir à madame Bastien pour être le précepteur de Frédérik.»

La stupeur de Marie fut si profonde, qu'elle s'interrompit brusquement.

Puis, croyant avoir mal lu, elle redit tout haut cette ligne comme pour bien s'assurer de sa réalité :

« *Je serai heureux de m'offrir à madame Bastien pour être le précepteur de Frédérik...* »

— Oui, dit le docteur avec émotion, et s'il le dit... c'est que cela est...

— Pardon, docteur, balbutia la jeune femme presque étourdie de cet incident, pardon... mais le saisissement... que me cause cette offre inattendue... incompréhensible...

— Incompréhensible... non... Quand vous saurez quel est celui qui vous fait cette offre... mieux que personne vous apprécierez le sentiment auquel il obéit.

— Mais enfin... docteur... sans me connaître...

— D'abord... il vous connaît... car j'ai été, je vous l'ai dit, très-indiscret... et puis... tout autre précepteur qui se proposerait, vous connaîtrait-il davantage?...

— Mais... votre ami n'a jamais été précepteur?

— Jamais... Cependant... d'après sa lettre... ne le tenez-vous pas pour un homme d'un esprit juste, généreux, éclairé? Quant à son savoir, je peux vous le garantir, il est rare en toutes choses...

— Je vous l'ai dit, docteur, cette lettre montre une

profonde connaissance de l'âme, une rare élévation de sentiments... et par cela même je ne puis comprendre qu'un homme si éminemment doué puisse se résoudre à accepter les fonctions de précepteur, toujours regardées comme si subalternes.

—Il croirait, lui, au contraire, faire preuve d'outrecuidance en acceptant, sans être capable de les remplir, ces fonctions, qu'il regarde avec raison comme un sacerdoce...

Madame Bastien, en proie à une indéfinissable émotion, poursuivit sa lecture.

« Cette proposition t'étonnera peut-être, mon ami, car je t'ai quitté hier soir, afin de me rendre à Nantes, où je dois m'embarquer pour une longue traversée... Puis, je n'ai jamais été précepteur, et ma position de fortune me permet de ne pas chercher une ressource dans ces fonctions; enfin, madame Bastien ne me connaît pas, et je désire obtenir la plus grande preuve de confiance qu'elle puisse me donner : *me laisser partager avec elle la direction de Frédérik.*

» Ta première surprise passée, mon ami, tu te rappelleras que, tout en tâchant de donner un but d'utilité à mes voyages, j'ai surtout cherché, dans cette vie aventureuse, une distraction aux regrets éternels que me cause la mort de mon pauvre jeune frère... Mon excursion au Sénégal, peut d'ailleurs être ajournée... sans dommage pour la cause que je désirais servir dans cette circonstance.

» Quant à ma capacité comme instituteur, je puis, tu le sais, offrir scientifiquement parlant, toutes les sûretés désirables, quoique je n'aie jamais fait d'autre éducation que celle de mon bien-aimé Fernand.

» Maintenant, comment en quelques heures de ré-

flexion me suis-je décidé à essayer la guérison morale de Frédérik, si elle m'était confiée?

» Rien de plus extraordinaire pour qui ne me connaît pas.

» Rien de plus simple pour toi qui me connais.

» Depuis la mort de Fernand, tous les enfants de son âge... m'inspirent un intérêt indéfinissable. Aussi, hier, à la vue de Frédérik, dont la rare beauté m'a d'autant plus frappé, que l'expression de sa physionomie paraissait plus sombre, plus douloureuse, je me suis senti profondément ému; puis lorsque, à certains indices, j'ai cru deviner les cruels sentiments de ce malheureux enfant, j'ai éprouvé pour lui une compassion sincère. Ce que tu m'as ensuite appris de l'admirable dévouement de madame Bastien, a porté mon intérêt à son comble, et, en nous séparant, je te disais que, cette fois encore, il m'était cruel de me résigner à une commisération stérile.

» Mais, cette nuit, après avoir beaucoup songé à la gravité de l'état moral de Frédérik, aux alarmes toujours croissantes de sa mère, et enfin aux obstacles qu'elle aurait à vaincre pour arriver à la guérison de son fils, j'ai entrevu, je le crois, les moyens d'arriver à cette guérison, et cette guérison... j'offre de la tenter...

» Que mon apparente générosité ne te surprenne pas, mon ami.

» Selon moi, *certaines infortunes* OBLIGENT *autant que certaines félicités...*

» Je croirais rendre un pieux hommage à la mémoire de mon pauvre Fernand, en faisant pour Frédérik ce que j'avais espéré faire pour mon frère; ce me serait, à la fois, la plus salutaire distraction, la plus douce consolation de mes chagrins...

» Voilà, mon ami, tout le secret de ma résolution; maintenant je suis certain qu'elle ne t'étonnera plus...

» Si mon offre est acceptée... j'accomplirai ma mission avec conscience... .

» D'après ce que je sais de madame Bastien, elle doit, il me semble, comprendre mieux que personne le motif de ma démarche. Aussi, en y réfléchissant, je crois que tu peux lui communiquer cette lettre, d'abord seulement écrite pour toi.

» Tu compléteras verbalement les renseignements que madame Bastien pourra te demander sur moi; tu sais toute ma vie... En un mot, dis ce que tu croiras devoir dire pour prouver à madame Bastien que, surtout *moralement, honorablement parlant,* je suis digne de sa confiance.

» Réponds-moi à Nantes; il est indispensable que j'aie, *d'aujourd'hui en huit,* une décision quelconque, car *l'Endymion* part le 14 courant, sauf les vents contraires; il s'agit, pour madame Bastien de prendre une détermination très-grave. Aussi, ai-je désiré lui laisser un jour de réflexion de plus; en t'écrivant d'ici ma lettre gagne ainsi près de vingt-quatre heures.

» Si mon offre est refusée, j'accomplirai mon voyage.

» La voiture repart.. Adieu en hâte, mon bon Pierre, je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de te serrer la main.

» HENRI DAVID. »

V

Telle était la foi légitime et éprouvée du docteur envers son ami, telle était l'angélique pureté de l'âme de Marie, telle était enfin l'irrésistible sincérité de l'offre de David, qu'il ne vint pas, qu'il ne pouvait pas venir à l'idée de madame Bastien ou de M. Dufour que la proposition de David, spontanée comme tout premier mouvement d'un cœur généreux, mais surtout loyale, désintéressée, pût cacher quelque projet de séduction; et bien plus, David en faisant son offre, Marie et le docteur en la commentant, ne songèrent pas un instant à ce qu'il pouvait y avoir de dangereux dans les rapports de confiance, intime, journalière, qui devaient exister entre la jeune mère et le précepteur... Non, la sainteté de l'amour maternel inspirait à Marie une confiance remplie de sérénité... au docteur et à son ami un dévouement rempli d'admiration et de pieux respect.

. . . .

Madame Bastien, remettant au docteur, d'une main tremblante d'émotion, la lettre de David, s'apprêtait à parler, lorsque M. Dufour lui dit :

— Un mot, en grâce... je ne sais quelle sera votre détermination... mais, avant de la connaître, je crois devoir vous donner quelques renseignements sur Henri David... Alors, complétement édifiée sur lui, vous pourrez accepter ou refuser son offre. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Non... mon cher docteur... répondit madame Bastien, après un moment de réflexion, je ne suis pas de cet avis.

— Comment?...

— De deux choses l'une... ou j'accepterai l'offre de M. David... ou je serai obligée de la refuser.. il y aurait de ma part une sorte de défiance blessante, et pour vous et pour votre ami, à vouloir... être plus renseignée sur lui que je ne le suis... Cette lettre me prouve la justesse de son esprit... la générosité de son cœur... Enfin... moralement parlant, vous me répondez de votre ami... comme de vous-même, vous, mon cher docteur; vous, pour qui je ressens l'estime la plus méritée... Que pourrais-je désirer de plus? Et puis, enfin, je vous rappellerai ce que vous me disiez tout à l'heure : parmi les précepteurs que je pourrais choisir... quel est celui qui m'offrait les garanties qui m'offre déjà M. David?

— Cela est juste... entre gens de bien, on se croit sur parole.

— Si, au contraire, reprit tristement madame Bastien, je ne puis... ou je ne dois pas accepter l'offre de M. David, il y aurait une sorte d'indélicate curiosité de ma part à provoquer vos confidences sur la vie passée d'une personne... qui doit me rester étrangère, bien que la noblesse de son offre lui ait mérité ma reconnaissance éternelle.

— Je vous remercie pour David et pour moi de la confiance que vous nous témoignez, ma chère madame Bastien. Maintenant... réfléchissez.. vous me ferez connaître votre résolution. J'ai désiré, suivant les intentions de David, vous communiquer sa lettre le plus tôt qu'il m'a été possible... Voilà pourquoi, au

risque de vous inquiéter un peu par une visite insolite, je suis venu ce soir, au lieu d'attendre à demain, et ..

Le docteur ne put achever.

Un éclat de rire violent, convulsif, retentit dans la chambre de Frédérik et fit bondir madame Bastien sur son siége...

Pâle... épouvantée... elle saisit la lumière et courut à la chambre de son fils où elle entra, suivie du docteur.

Le malheureux enfant, les traits décomposés, livides, les lèvres contractées par un sourire sardonique, était en proie à un accès de délire causé sans doute par la réaction des événements de la soirée; à ses éclats de rire insensés, succédaient çà et là des paroles incohérentes, bizarres, mais parmi lesquelles revenaient incessamment :

— Je l'ai manqué... mais patience... patience.

Ces paroles, malheureusement trop significatives pour madame Bastien, lui prouvaient que telle était la persistance des idées de haine et de vengeance de Frédérik, qu'elles seules restaient lucides au milieu de l'égarement de son esprit.

Grâce à la présence presque providentielle du docteur Dufour chez madame Bastien, les soins les plus prompts, les plus efficaces, furent prodigués à Frédérik.

Durant toute la nuit et la journée du lendemain, sauf une absence de quelques heures, pendant laquelle il se rendit à Pont-Brillant, le docteur ne quitta pas le malade, au chevet duquel madame Bastien veilla avec son courage et son dévouement habituels.

Vers le soir, une amélioration sensible s'opéra dans l'état de Frédérik, le délire cessa; ce fut même avec

une effusion inaccoutumée que ce malheureux enfant remercia sa mère de ses soins, et il versa des larmes abondantes.

Marie, passant du désespoir à une folle espérance, s'imagina que, la violence de cette crise ayant opéré dans l'esprit de son fils une révolution salutaire, il était sauvé. Vers les dix heures du soir, elle céda aux instances du docteur qui prouvait la sécurité où le laissait l'état du malade en retournant à Pont-Brillant, et elle consentit à se mettre au lit pendant que sa servante veillerait son fils. Brisée par la fatigue, par les émotions des dernières journées, la jeune mère goûta le calme réparateur d'un profond sommeil, après avoir exigé que la porte de son fils restât ouverte.

Le matin venu, la première pensée de madame Bastien, en se réveillant, fut d'aller voir Frédérik; il dormait... Elle s'éloigna doucement, en faisant signe à Marguerite de la suivre, et lui demanda tout bas :

— Comment a-t-il passé cette nuit?

— Très-bien, madame; il ne s'est réveillé que deux fois, et il m'a parlé .. bien raisonnablement, je vous l'assure.

— Et de quoi vous a-t-il parlé?

— Mon Dieu, madame, de choses et d'autres; il m'a demandé, par exemple, en me priant de ne vous en rien dire, comme s'il y avait grand mal à cela, il m'a demandé où était son fusil.

— Son fusil? reprit madame Bastien en tressaillant d'une nouvelle anxiété.

— Et ce fusil, madame... vous savez bien qu'avant-hier... vous me l'avez fait cacher.

— Et... reprit madame Bastien avec angoisse, il n'a rien ajouté de plus?

— Non, madame... seulement quand je lui ai eu répondu... que madame avait fait renfermer le fusil, il m'a dit : « Ah! c'est bien... mais je vous prie, Marguerite, de ne pas dire à ma mère que j'ai pensé à mon fusil; elle croirait que, faible comme je le suis, j'ai des idées de chasse et cela pourrait l'inquiéter... »

A peine remis d'une crise cruelle, Frédérik était-il de nouveau sous l'empire de l'horrible préoccupation de sa vengeance?... idée fixe qui ne l'avait pas même abandonné pendant le trouble de son esprit.

Marie était plongée dans ces réflexions navrantes, lorsqu'on lui remit une lettre apportée par le facteur rural.

Madame Bastien reconnut l'écriture de son mari, c'était la réponse à la lettre dans laquelle elle le prévenait de sa résolution de faire voyager Frédérik.

« Bourges, 5 novembre 1846.

» Je vous réponds *courrier par courrier*, comme vous le désirez, et pour vous demander :

» 1° Si vous êtes devenue folle?

» 2° Si vous me croyez assez *bonasse* pour me rendre bêtement complice du caprice le plus absurde qui soit jamais passé à travers la cervelle d'une femme désœuvrée?

» Ah! ah! Madame ma femme, sous prétexte *de la santé de Frédérik*, il vous faut des voyages de luxe, avec suivante, ni plus ni moins qu'une grande dame... passer l'hiver dans le Midi, rien que ça? parce qu'il fait trop froid à la ferme probablement? et que vous vous y ennuyez à crever, je suppose? Aussi vous voulez courir la pretentaine?

» Ah çà! mais savez-vous que vous vous y prenez un

peu bien tard, dites donc, pour faire la folichonne, la jeunette et l'évaporée?

» *Nous resterons à Paris vingt-quatre heures... au plus,* me dites-vous, mais moi qui suis un vieux renard, d'ici je vois le fil.... c'est pas mal joué, mais j'ai un atout supérieur; je devine vos cartes, je vas vous les dire, moi.

» Comme toutes les provinciales, vous crevez d'envie de voir la capitale, et le moyen ne serait pas mal choisi, si j'étais aussi benêt que vous le supposez... Une fois à Paris, ça serait ceci, cela, *Mon fils est fatigué du voyage, nous ne trouvons pas de place à la diligence, je suis moi-même indisposée,* et autres fariboles... pendant lesquelles huit jours, quinze jours, un mois, se passeraient, et vous vous régaleriez de la vie de Paris, en veux-tu? en voilà; le tout avec mon *saint-frusquin,* et puis, à la fin de janvier, fouette, cocher, allons passer l'hiver dans le Midi.

» Si ça ne fait pas suer.

» Quand je vous le dis, faites donc la duchesse! la princesse. Ah! vraiment, monsieur mon fils a besoin de distractions pour sa santé? Eh bien! qu'il pêche à la ligne, il a trois étangs à sa disposition; qu'il chasse le lapin et le lièvre, il n'en manque pas dans les taillis du *Coudrai.* Il a besoin de voyager? qu'il voyage de la plaine des *Herbiers* à la bruyère du moulin *Grand-Pré;* qu'il fasse cet exercice-là six fois par jour, et je vous réponds qu'en trois mois, il aura fait un voyage aussi long que celui d'ici à Hyères.

» Tenez... vous me faites pitié, ma parole d'honneur! A votre âge... avoir des idées aussi cornues.. biscornues.. et surtout me faire l'offense de me croire assez *serin* pour donner dans le panneau.

» Du reste, ceci me confirme dans l'idée que j'avais que vous éleviez votre fils comme un monsieur... un damoiseau... Voyez-vous ça : il faut des distractions, des voyages, à ce cadet-là? Est-ce qu'il n'aurait pas des vapeurs et des attaques de nerf, par hasard!

» Soyez tranquille, j'y mettrai bon ordre, à ses vapeurs; comme je n'ai pas le temps de m'en occuper, j'ai consenti à vous le laisser jusqu'à dix-sept ans révolus et à lui donner dernièrement encore le ridicule d'un précepteur, ni plus ni moins que s'il était duc ou marquis. Je n'ai que ma parole, vous garderez encore votre fils et un précepteur quelconque pendant cinq mois, après quoi, je vous flanque M. Frédérik *saute-ruisseau* chez mon compère Bridou, l'huissier, et, au lieu de faire des voyages de distraction dans le Midi, comme un grand seigneur, monsieur mon fils noircira ses belles mains blanches à grossoyer sur papier timbré, comme ont fait son père et son grand-père : car le *papier timbré,* voilà ma noblesse, à moi. Elle vaut bien celle des marquis. Monsieur mon fils entrera donc *page* dans *la noble maison de très-haut et très-puissant seigneur* Jérôme Bridou, mon compère, et c'est là que le jeune homme fera ses *premières armes;* c'est donc pour dire que vos projets de voyage n'ont pas le sens commun et que je ne vous donnerai pas un rouge liard pour faire vos escapades.

» J'écris *courrier par courrier* à mon banquier à Blois, de se bien garder de vous avancer un centime, et j'écris aussi à mon ami Bossard, le notaire de Pont-Brillant, qui est une vraie gazette, de crier sur tous les toits que, en cas de demande d'argent de votre part, l'on ne vous prête pas un sou, vu que je ne payerai pas, *car toute dette contractée sans l'assentiment*

du mari est entachée de nullité, puisque la femme est considérée comme mineure... Ruminez bien ceci... c'est la loi.. une mineure de trente et un ans, c'est un peu mûr; mais enfin, puisque vous vous mettez en goût de batifoler comme une jeunesse, il faut vous brider haut et serré.

» Je vous préviens, en outre, que je viens de donner des instructions et des pouvoirs tels à mon compère Bridou, que, si vous aviez l'audace de faire un coup de tête et d'entreprendre ce voyage, en empruntant de l'argent, je ne sais à qui, l'on *mettrait à l'instant la police à vos trousses pour vous faire réintégrer de force le domicile conjugal,* ainsi que j'en ai le droit, car une femme ne peut quitter le dit toit conjugal, sans autorisation de *son maître et seigneur.* Vous me connaissez et savez si je reculerai devant l'accomplissement de ma menace. Vous avez votre tête... vous me l'avez bien prouvé... Eh bien! moi aussi... j'ai la mienne...

» Ne vous donnez pas la peine de me répondre; je pars de Bourges ce soir, pour descendre dans le bas pays où je flaire une bonne opération; le *revidage* et la vente en morcellement des lots de terre, me retiendront jusque vers la mi-janvier, au moins, je reviendrai ensuite à la ferme pour songer à mes blés de mars, et vous laver un peu soigneusement la tête comme vous le méritez, ainsi qu'à monsieur mon fils.

» C'est dans cette espérance, que je me dis votre mari fort peu content.

» BASTIEN.

» *P. S.* Vous m'avez écrit, dans votre avant-dernière lettre, que votre précepteur était parti; si vous

voulez remplacer cet âne par un autre, faites comme vous voudrez, pourvu que le précepteur (*puisque précepteur* il y a, pendant cinq mois encore), ne me coûte que la pâtée, le logement, et cent francs par mois comme l'autre (*sans blanchissage bien entendu*). Je devrais, pour vous punir, vous rogner le précepteur; mais je n'ai qu'une parole, et vous le laisse; arrangez-vous donc comme vous voudrez, et surtout, n'oubliez pas qu'à aucun prix, je ne veux de ces cracheurs de latin-là à ma table quand j'y suis; ça me gêne. Quand je viendrai chez moi, ledit précepteur mangera dans sa chambre, ou à la cuisine, s'il aime la société.

» Vous remettrez à maître Hurbin cette lettre relative à mes semailles d'octobre et au *curage* de ma belle sapinière de la route, que je conserve comme la prunelle de mes yeux, vous direz à maître Hurbin de me faire savoir si mes portées de truies donnent de belles espérances, car je tiens à être médaillé pour l'élève de mes porcs. C'est pour moi une affaire d'amour-propre. »

Un quart-d'heure après avoir reçu la grossière épître de son mari, *son seigneur et maître*, comme il disait plaisamment, madame Bastien écrivait les deux lettres suivantes qui furent aussitôt portées à Pont-Brilant par un exprès.

A M. le docteur Dufour.

» Mon bon docteur, veuillez, je vous prie, faire parvenir au plus tôt, à Nantes, la lettre ci-jointe, après l'avoir lue et cachetée, vous ne devez rester étranger à aucune de mes résolutions, dans la pénible et grave circonstance où je me trouve.

» Mon fils a passé une bonne nuit, *physiquement parlant*...

» Tâchez de me donner quelques instants aujourd'hui ou demain. Je vous dirai ce que je n'ai pas le temps de vous écrire, car j'ai hâte de faire partir cette lettre.

» A bientôt, je l'espère.

» Croyez à l'assurance de mon inaltérable amitié.

» MARIE BASTIEN. »

La lettre du docteur Dufour contenait une enveloppe non cachetée dans laquelle on lisait ces lignes :

« Monsieur,

» J'accepte avec une profonde reconnaissance votre offre généreuse.

» L'âge et l'état moral de mon fils, les craintes que m'inspire son avenir, tels sont mes titres à votre intérêt, monsieur; et je crois qu'à vos yeux, ces titres-là sont sacrés.

» Daignez, monsieur, mettre le comble à vos bontés, en hâtant le plus possible votre arrivée ici... Vos prévisions au sujet de mon malheureux enfant ne sont pas seulement réalisées... elle sont, hélas!... encore dépassées...

» Mon seul espoir est en vous, monsieur; chaque heure, chaque minute... ajoute à mes angoisses. Je suis épouvantée de ce qui peut se passer d'un moment à l'autre, malgré ma sollicitude et ma surveillance infatigables.

» C'est vous dire, monsieur, avec quelle impatience, avec quelle anxiété j'attendrai votre secours.

» Soyez béni, monsieur, pour la compassion que

vous témoignez à une mère qui ne tient à la vie que par son fils.

» MARIE BASTIEN. »

VI

Pendant le peu de jours qui précédèrent l'arrivée de Henri David chez madame Bastien, l'état de faiblesse qui, chez Frédérik, avait succédé à la fièvre nerveuse, fut si accablant pour lui, qu'il ne put sortir de la maison maternelle... Le temps s'était d'ailleurs complétement *hiverné,* ainsi qu'on dit dans le pays; une neige précoce couvrait la terre, tandis qu'un humide et épais brouillard obscurcissait l'atmosphère.

Ces circonstances, jointes à l'état d'atonie de son fils, avaient facilité la surveillance de madame Bastien, qui de toute la journée ne le quittait pas : la nuit venue, les volets de la fenêtre de Frédérik étaient solidement maintenus en dehors, et toute évasion lui était impossible, lors même qu'il aurait eu la force de la tenter.

Du reste, quoique toujours taciturne et concentré, l'adolescent s'efforçait de dissimuler ses sentiments, dans l'espoir de déjouer plus tard l'inquiète surveillance de sa mère; deux ou trois fois, il lui manifesta même le désir de faire un peu de musique et quelques lectures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et, malgré quelques moments de sombre préoccupation, où il retomba parfois, son esprit parut plus calme.

Un jour, il était avec sa mère dans le salon d'étude occupé à placer, dans de petits pots de terre, quelques bulbes de jacinthes précoces, lorsque le vent apporta le son lointain des trompes et les aboiements des chiens; le jeune marquis chassait en forêt.

Madame Bastien observa son fils sans que celui-ci s'en aperçût; pendant un instant une lividité jaunâtre s'étendit sur ses traits contractés, ses yeux étincelèrent et ses mains se crispèrent si violemment, qu'il brisa un fragile petit pot de terre qu'il tenait; puis ses traits reprirent une apparente tranquillité, et il dit à sa mère, en tâchant de sourire et lui montrant les débris du vase :

— Il faut avouer que je suis un jardinier... bien maladroit.

Cette dissimulation, à laquelle Frédérik n'avait pas encore eu recours, annonçait un nouveau progrès, et pour ainsi dire une nouvelle période de sa funeste passion... Marie n'en attendait qu'avec plus d'anxiété l'arrivée de David.

Depuis la scène du guet-àpens dans la forêt, il n'y avait eu entre la mère et le fils aucune explication, aucune allusion même à ce sinistre incident.

La jeune femme aurait été complice de Frédérik, qu'elle n'eût pas éprouvé des angoisses plus terribles lorsqu'elle arrêtait malgré elle sa pensée sur cette tentative homicide; elle avait même caché cette triste révélation au docteur Dufour, son ami le plus éprouvé. Aussi se demandait-elle si elle aurait jamais le courage de faire à David cet aveu, dont elle sentait pourtant l'impérieuse nécessité.

D'autres pénibles préoccupations agitaient madame Bastien : se souvenant de la dureté hautaine avec la-

quelle son fils avait accueilli les bienveillantes paroles de David, le jour de la Saint-Hubert, elle ne pouvait songer sans inquiétude aux difficultés probables des relations de son fils et de son nouveau précepteur, dont la venue était encore un secret pour Frédérik; madame Bastien s'était abstenue de prévenir son fils tant qu'elle n'avait pas la certitude absolue de l'arrivée de David.

Enfin elle reçut un mot du docteur Dufour, contenant ce billet de son ami :

» Je prends la poste pour gagner vingt heures, mon cher Pierre... j'arriverai donc chez toi dans le courant du jour où tu auras reçu ces lignes, et nous nous rendrons ensemble chez madame Bastien. »

Plus de doute, David arriverait dans quelques heures, Marie ne pouvait tarder davantage à instruire son fils de ses projets; elle se trouvait alors avec lui dans la salle d'étude.

Frédérik, poursuivant son plan de dissimulation, était assis à une table, s'occupant en apparence de traduire du français en anglais, travail à l'aide duquel il pouvait cacher la tension de son esprit, occupé ailleurs.

— Frédérik, lui dit sa mère, quitte un instant tes livres... et viens ici... près de moi... mon enfant, nous avons à causer.

L'adolescent se leva et vint s'asseoir auprès de sa mère sur une espèce de canapé placé latéralement à la cheminée.

Madame Bastien, prenant les mains de son fils dans les siennes, lui dit avec une tendre sollicitude :

— Comme tes mains sont froides, mon enfant!... Vois-tu? la table de travail est trop éloignée du feu...

Tu as voulu te mettre au bout de cette pièce... au lieu de rester là... voilà ce qui arrive...

— Je vais, si tu le veux, me rapprocher, ma mère.

— Oui, tout à l'heure... mais je te l'ai dit : d'abord, nous avons à causer...

— A causer?... de quoi?...

— De quelque chose de très-sérieux, mon cher enfant.

— Je t'écoute...

— Les raisons qui m'avaient engagée à te choisir un précepteur... existent toujours... quoiqu'il nous ait quittés... Il est des connaissances que tu dois acquérir, et que je ne puis malheureusement pas te donner...

— Je n'ai maintenant, tu le sais, ma mère... aucun goût pour le travail.

— Il faudrait au moins tâcher de prendre un peu sur toi... de vaincre cette langueur, cet ennui qui t'attriste... et me chagrine...

— Eh bien!... je tâcherai...

—Je le crois... mais il me semble que si tu avais quelqu'un auprès de toi pour t'encourager dans tes bonnes résolutions... pour te guider dans tes travaux... cela vaudrait mieux; qu'en penses-tu?

— Tu m'encourageras, toi... cela me suffit.

— Je t'encouragerai... à la bonne heure; mais diriger tes nouvelles études, cela, je te le répète, me serait impossible; aussi, ajouta madame Bastien en hésitant et interrogeant son fils d'un regard inquiet, j'ai pensé qu'il était à propos de remplacer auprès de toi le précepteur qui nous a quittés...

— Comment.. le remplacer?

— Oui... j'ai pensé à te donner un nouveau précepteur...

— Ce n'est pas la peine de songer à cela, ma mère, je ne veux plus de précepteur...

— Si cela était nécessaire... pourtant...

— Cela ne l'est pas...

— Tu te trompes, mon enfant...

— Je me trompe?

— Je t'ai choisi un nouveau précepteur.

— Tu dis cela pour plaisanter?

— Depuis longtemps... mon pauvre enfant, nous avons toi et moi perdu l'habitude de plaisanter... et quand je pense à notre gaieté d'autrefois... il me semble rêver... Mais enfin, pour revenir à ce que je te disais, ton nouveau précepteur arrive...

— Il arrive?...

— Aujourd'hui.

Frédérik devint pourpre, tressaillit, se leva brusquement, et, frappant du pied avec colère, s'écria :

—Et moi... je ne veux pas de précepteur, entendez-vous, ma mère?...

— Mon enfant, écoute-moi, de grâce...

— Je vous dis que je ne veux pas de précepteur; renvoyez-le... il est inutile... de le prendre. Sinon... il sera de celui-ci... comme de l'autre...

Madame Bastien s'était montrée jusqu'alors tendre, presque suppliante avec son fils; mais, ne voulant pas que sa condescendance dégénérât en faiblesse, elle reprit d'une voix à la fois affectueuse et ferme :

— J'ai décidé dans ton intérêt, mon enfant, que tu aurais un précepteur, et je suis certaine que tu respecteras ma volonté...

— Vous le verrez...

— Si tu entends dire par là que tu espères lasser, rebuter ce nouveau précepteur par ton mauvais vou-

loir et tes emportements, tu as doublement tort... d'abord parce que tu m'affligerais beaucoup, et puis parce que M. David... c'est son nom, n'est pas de ces hommes qui se lassent et se rebutent.

— Peut-être...

— Non, mon enfant... car les dures paroles, les colères, loin de le blesser, lui inspirent une tendre commisération remplie de bienveillance et de pardon, ainsi qu'il te l'a déjà prouvé.

— A moi ?

— A toi... mon enfant .. car tu l'as vu chez le docteur Dufour...

— Comment... cet homme...

— Cet homme... est le précepteur que je t'ai choisi...

— C'est lui?... dit Frédérik avec un sourire amer et sardonique. Après tout, tant mieux; je préfère lutter contre celui-là que contre un autre. De lui ou de moi nous verrons qui cédera...

Madame Bastien regarda son fils avec plus de chagrin que de surprise; elle s'attendait presque à l'irritation de Frédérik à l'annonce de l'arrivée d'un nouveau surveillant.

Mais quoique certaine de la longanimité de Henri David qu'elle savait préparé d'avance à toutes les tribulations de la tâche difficile dont il désirait se charger, Marie, voulant épargner du moins à cet homme généreux un accueil blessant qui ne l'irriterait pas sans doute, mais l'affligerait et refroidirait peut-être son intérêt pour Frédérik, Marie s'adressa directement à affection de son fils dont jusqu'alors elle n'avait jamais pu douter.

— Mon cher enfant, reprit-elle après un moment

de silence, je ne te dirai qu'une chose, et je suis bien certaine d'être entendue... C'est au nom de ma tendresse... et de mon dévouement pour toi... que je te prie d'accueillir M. David avec la déférence due à son caractère et à son mérite... Voilà tout ce que je te demande... plus tard... l'affection... la confiance, viendront, je n'en doute pas... je me fie, pour cela... à ton bon cœur et aux soins de M. David; mais si aujourd'hui tu ne te montrais par envers lui, tel... que je le désire... je croirais... oui, je croirais que tu ne m'aimes plus, mon Frédérik...

Et madame Bastien se jeta au cou de son fils, en fondant en larmes, car ces paroles, pourtant si simples: *je croirais que tu ne m'aimes plus,* exprimaient le doute le plus navrant qui pût déchirer son cœur.

L'envie, la haine, en aigrissant, en dénaturant le caractère de Frédérik, n'avaient pu altérer son amour pour sa mère; mais la honte des mauvais sentiments dont il était possédé, le rendait contraint, taciturne, et la conscience de n'être plus digne d'être aimé comme par le passé, venait souvent arrêter sur ses lèvres l'expression de sa tendresse filiale... Cependant, entraîné cette fois par l'accent, par l'étreinte passionnée de sa mère, des larmes de regret et d'attendrissement lui vinrent aux yeux; mais songeant tout à coup que la jeune femme allait mettre entre elle et lui un étranger, la crainte d'être pénétré, la révolte contre une autorité autre que l'autorité maternelle, une sorte de jalousie d'affection glacèrent soudain Frédérik; ses larmes se séchèrent, et il se dégagea doucement des bras de la jeune femme en détournant les yeux. Celle-ci, ignorant la cause de cette froideur, crut à l'indifférence de cet enfant qui l'avait tant aimée; mais, vou-

lant douter encore de cette révélation, elle s'écria, tremblante, éperdue :

— Frédérik... tu ne me réponds pas; tiens, je... comprends pourquoi... oui.. tu penses que j'exagère... n'est-ce pas, quand je te dis que si tu fais un blessant accueil à ton nouveau précepteur... je croirai que tu ne m'aimes plus, mon Frédérik... En effet, maintenant j'y réfléchis... tu dois penser que j'exagère, mais tu vas me comprendre tout de suite .. L'arrivée de ce nouveau précepteur... c'est, selon moi, ton salut et le mien... Vois-tu? c'est la fin de tes peines, qui, tu le sais bien, sont les miennes, c'est une nouvelle ère d'espérance et de bonheur qui va recommencer pour nous deux... C'est à cause de cela que je te dis que si tu t'exposais à compromettre ton salut, que je regarde comme notre salut à tous deux, par ton blessant accueil envers M. David, je croirais que tu ne m'aimes plus... parce qu'enfin ce n'est pas aimer sa mère que de la vouloir à jamais malheureuse et désolée... Tu le vois, mon enfant bien-aimé, c'est grave .. ce que je te dis là... Je n'exagère rien... n'est-ce pas? Mais, mon Dieu!... Frédérik!... Frédérik!... tu détournes encore les yeux... Mais alors, tu veux donc que ce soit vrai, cet horrible doute que j'avais de ta tendresse?... Et encore, je n'osais l'exprimer que sûre d'avance que tu ne me laisserais pas achever... que tu t'indignerais contre moi d'avoir seulement pu supposer que tu ne m'aimais plus... Et rien... rien... pas un mot qui me rassure... un silence glacial... Toi... toi... autrefois si tendre et toujours pendu à mon cou!... Mais, au nom du ciel, qu'as-tu contre moi? que t'ai-je fait? Depuis ce changement, qui me tue, ai-je été assez patiente, assez résignée, assez malheureuse!

A cette expression déchirante de la douleur maternelle, Frédérik fut encore sur le point de céder; mais ressentant plus vivement encore la morsure de cette jalousie d'affection, inséparable de toute tendresse, il dit avec amertume : Eh bien!... vous devez être rassurée, maintenant que vous avez appelé un étranger à l'aide contre moi, ma mère.

— Mon Dieu! mon Dieu! voilà que tu t'irrites de ce que j'appelle un étranger!... mais, voyons, sois juste. Que veux-tu que je fasse, que je pense, que je devienne... lorsque je te vois... rester là devant moi... indifférent ou sardonique, après tout ce que je te dis?... Mon Dieu! il est donc vrai... en quelques mois, j'ai perdu toute influence sur toi... tout jusqu'à l'autorité des larmes et de la prière... Et tu veux que, impuissante à te sauver, je ne crie pas au secours... que je n'appelle pas quelqu'un à l'aide?... Mais malheureux enfant... tu n'as donc plus la conscience du bien ou du mal!... rien de bon, de généreux ne vibre donc plus en toi! Voilà donc ma dernière espérance évanouie! il ne me reste donc plus qu'à envisager une réalité terrible! Car enfin... puisque tu m'y forces... ajouta Marie, pâle, éperdue, et d'une voix d'abord si altérée, si basse, qu'on l'entendait à peine, puisque tu m'y forces... il faut bien te la rappeler... cette horrible scène, dont le souvenir, à cette heure, me glace encore d'épouvante... L'autre soir... dans cette forêt... enfin... tu as voulu tuer... lâchement tuer... Oh! mon Dieu! .. mon fils... mon fils... un *assassin!*

Cette dernière parole fut accentuée avec un si effrayant désespoir, accompagné d'une explosion de sanglots si déchirants, que Frédérik pâlit et frissonna de tout son corps.

A ce cri accusateur sortant de la bouche d'une mère : ASSASSIN!... à ce mot terrible, vengeur, dont il s'entendait poursuivi pour la première fois, Frédérik eut conscience de la grandeur du crime qu'il avait voulu commettre.

La lumière se fit soudain dans ce malheureux esprit depuis si longtemps obscurci par les noires et enivrantes vapeurs de l'envie, de la haine et de la vengeance exaltées jusqu'à leur dernière puissance par la jalousie... Car les louanges données par Marie Bastien au jeune marquis de Pont-Brillant avaient exaspéré les ressentiments de Frédérik.

Oui, la lumière se fit dans l'esprit de cet infortuné... triste lumière, hélas! qui ne lui montra que la profondeur de ses maux incurables... triste lumière à laquelle l'adolescent se reconnut... se vit *assassin*, sinon par l'accomplissement, du moins par la pensée du crime...

Je le sens, mes jours sont à jamais empoisonnés par l'envie, pensa-t-il. Aux yeux de ma mère... je suis... je serai toujours un lâche qui a voulu se venger par un assassinat... Dans sa pitié, elle feint encore de m'aimer... mais elle ne peut avoir pour moi que de l'horreur.

Marie, remarquant le morne silence de son fils, son accablement mêlé d'effroi, l'expression de désespérance écrasante qui remplaçait son sourire contraint et sardonique, se demandait, dans une anxiété croissante, si la réaction de cette scène cruelle serait pour Frédérik funeste ou salutaire.

A ce moment, Marguerite entra, et dit à sa maîtresse :

— Madame, M. le docteur vient d'arriver avec un autre monsieur; ils désirent vous parler... Les voici.

— Frédérik, s'écria la jeune femme, en se hâtant d'essuyer les larmes dont ses joues étaient baignées, mon enfant... c'est ton nouveau précepteur, M. David... Je t'en supplie...

Marie ne put achever, car le docteur Dufour entrait, accompagné de Henri David.

Celui-ci salua profondément madame Bastien, et, en se relevant, il aperçut des traces de larmes récentes sur la figure de la jeune femme; il remarqua aussi la pâleur livide de Frédérik, qui le regardait d'un air défiant et sombre.

Le nouveau précepteur aurait tout deviné, lors même qu'un regard suppliant de madame Bastien ne fût pas venu l'éclairer sur la scène qui avait dû se passer entre la mère et le fils.

— Madame... dit M. Dufour, désirant venir en aide à la jeune femme, j'ai l'honneur de vous présenter... mon ami... M. Henri David.

Madame Bastien était si brisée par l'émotion qu'elle ne put que se soulever de son siége, où elle retomba, après avoir salué David, qui lui dit :

— Je tâcherai, madame... de me rendre digne de la confiance... que vous voulez bien avoir en moi...

— Mon fils... dit madame Bastien à Frédérik, d'une voix qu'elle tâcha de rendre ferme et assurée, j'espère que vous répondrez aux soins de M. David, qui veut bien se charger de la direction de vos études...

— Monsieur, dit Frédérik en regardant David en face, vous entrez ici malgré moi... vous en sortirez... à cause de moi.

— Oh!... mon Dieu... murmura madame Bastien avec un sanglot déchirant.

Et écrasée de confusion, de douleur, ne trouvant

pas une parole, elle n'osait pas même lever les yeux sur Henri David.

Celui-ci, jetant sur Frédérik un regard rempli de mansuétude, lui répondit avec un accent d'angélique bonté et d'irrésistible conviction :

— Pauvre enfant... vous regretterez ces paroles... lorsque vous commencerez à m'aimer!

Frédérik sourit d'un air sardonique et sortit violemment.

— Docteur... je vous en conjure... ne le laissez pas seul... s'écria la jeune mère en étendant vers le médecin ses mains suppliantes.

Elle n'avait pas achevé ces mots que M. Dufour, lui faisant un signe d'intelligence, suivait les pas de Frédérik.

VII

Resté seul avec madame Bastien, David garda quelques moments le silence, comme pour se recueillir, puis il dit à la jeune femme d'une voix pénétrée :

— Madame, veuillez voir en moi un médecin, qui se voue à une cure peut-être très-difficile... mais, nullement désespérée... J'attends de votre confiance un récit détaillé de tous les événements, des plus puérils aux plus importants, qui ont eu lieu depuis que vous avez remarqué dans le caractère de Frédérik ce changement qui vous désole... Notre ami, le docteur Dufour, m'a déjà donné quelques renseignements; mais ce

que vous pouvez m'apprendre, madame, m'éclairera sans doute davantage.

Ce récit, que Marie fit avec sa sincérité habituelle, touchait à sa fin, lorsque le docteur Dufour rentra.

— Eh bien!... et Frédérik? demanda vivement la jeune femme.

— En sortant d'ici, répondit le médecin, il a gagné la futaie... Je l'ai suivi; il m'a parlé peu, mais avec une douceur mêlée d'abattement; puis, après plusieurs tours de promenade, il est rentré chez lui; comme il ne peut en sortir sans être vu de Marguerite, elle viendrait vous prévenir. Du reste, voici bientôt la nuit, aussi faut-il que je retourne à Pont-Brillant. Allons, ma chère madame Bastien... courage... je vous laisse le plus sûr... le meilleur des auxiliaires. Puis, s'adressant à David : adieu, Henri, il n'y aurait pas de justice au ciel si ton dévouement n'était récompensé par le succès, et il faut qu'elle existe, cette justice, pour que les mères comme madame Bastien finissent par être aussi heureuses qu'elles le méritent.

Restée seule avec David, Marie acheva son récit; mais lorsqu'elle en vint à l'aveu de la scène de la forêt, elle hésita, pâlit, et son trouble devint si visible, que David lui dit avec intérêt :

— Mon Dieu! Madame... qu'avez-vous?... Cette émotion... ces larmes à peine contenues?

— Ah! monsieur... je serais indigne de votre généreux appui si je vous dissimulais une partie de la vérité... si terrible qu'elle soit!

— Que voulez-vous dire, madame?

— Eh bien! Monsieur, murmura madame Bastien les yeux baissés et, comme anéantie par cette effrayante confidence, Frédérik, saisi d'un accès de fièvre chaude...

de délire, que sais-je!... car... il n'avait plus la tête à lui, est allé... le soir...

— Le soir?

— Dans la forêt... voisine.

Et madame Bastien, s'interrompant encore toute frémissante.

David répéta!

— Dans la forêt... voisine?

— Oui, reprit madame Bastien d'une voix tremblante, entrecoupée. Oui... dans la forêt... s'embusquer... pour tirer sur M. de Pont-Brillant...

— Un meurtre! s'écria David en pâlissant et se levant par un mouvement involontaire, un meurtre!

— Grâce, monsieur, dit Marie, en étendant vers David ses mains suppliantes, grâce pour mon fils, c'était du délire...

— A seize ans! murmura David.

— Oh! ne l'abandonnez pas, s'écria la jeune femme avec un accent déchirant, car elle craignait que cette révélation ne fît renoncer David à son œuvre généreuse. Hélas! monsieur, plus mon malheur est grand, plus il est désespéré, plus il doit vous faire pitié... Oh! encore une fois, je vous en supplie à mains jointes, n'abandonnez pas mon fils... Mon dernier espoir est en vous! que deviendrai-je? que deviendrait-il? et puis, voyez-vous? j'en suis sûre, il n'avait pas la tête à lui... c'était du délire, c'était de la folie!

La première stupeur passée, David resta pensif pendant quelques instants, puis il reprit :

— Rassurez-vous, madame, loin de décourager mon dévouement, les difficultés le stimuleront encore; mais, ne vous abusez pas... Frédérik... a toute sa rai-

son... tôt ou tard, la vengeance devait être la conséquence de sa haine.

— Oh! mon Dieu. . mon Dieu!... non... non, je ne puis croire...

— Croyez... au contraire... madame... que Frédérik a agi avec toute sa raison; cette conviction, loin de vous alarmer, doit plutôt vous rassurer...

— Me rassurer?

— Sans doute... qu'attendre d'un insensé? quels moyens d'action a-t-on sur lui? Aucun... tandis qu'un esprit sain... dans ses plus redoutables emportements, peut encore être accessible à l'influence de certains sentiments...

— Ah! monsieur... je vous crois... Hélas! dans le malheur, on s'abandonne à la plus faible espérance...

— Et puis, enfin... madame, la haine de Frédérik a atteint son paroxysme; et si nous savons toute l'étendue du mal, nous savons aussi qu'il ne peut faire de nouveaux progrès...

— Hélas! monsieur, quel a pu être le point de départ... le germe de cette horrible pensée?... par quel mystérieux enchaînement Frédérik, autrefois si généreux, a-t-il été conduit à cette effrayante résolution?

— Là, madame, est toujours le mystère, et conséquemment le danger; car votre récit des événements passés ne m'a apporté à ce sujet aucune nouvelle lumière... nous voyons des effets dont la cause nous échappe; mais, une fois le motif de la haine de Frédérik connu, ce qui nous semble à cette heure à la fois effrayant et plein de ténèbres, prendra peut-être un autre aspect à nos yeux... C'est donc à pénétrer ce secret que j'appliquerai tous mes soins.

— Hélas! madame, dit David, je ne veux ni vous dé-

courager, ni vous donner de fol espoir... j'étudierai... j'observerai... je tenterai...

Puis remarquant l'abattement qui, chez la jeune femme, succédait à un élan d'espérance involontaire, il ajouta d'une voix émue :

— Allons, madame, courage, courage... attendez tout de votre affection pour votre fils et de mon dévouement à l'œuvre que vous me permettez d'entreprendre... Bien des chances sont pour nous, l'âge encore si tendre de Frédérik... ses antécédents... votre sollicitude, ma vigilance de tous les instants... Mon Dieu! que serait-ce donc si, comme tant d'autres malheureux, il était abandonné sans appui tutélaire à tous les hasards de l'ignorance, de l'isolement et de la misère... ces trois fléaux qui seuls font tant de coupables?...

Madame Bastien, frémissant à cette pensée, s'écria :

— Ah! vous avez raison, monsieur, mes larmes, mon désespoir sont presque un outrage à des malheurs mille fois plus cruels que le mien, car il est des mères qui meurent en laissant leur enfant en proie à ces fléaux, qui, comme vous dites, font seuls tant de coupables.

— Et vous, madame, pleine de courage et d'énergie, vous veillez à chaque instant sur votre fils... et ce fils est rempli d'intelligence et de cœur.

— Oui... il était ainsi...

— Ce qu'il y a en lui de généreux et d'élevé est passagèrement paralysé... soit. Mais lors de la cruelle maladie dont notre ami l'a sauvé, vous avez aussi vu votre enfant pâle, abattu, mourant... Quelques semaines après, cependant, il se relevait plus que jamais

brillant de jeunesse, de force et de beauté; pourquoi cette nouvelle maladie à la fois morale et physique, n'aurait-elle pas une issue aussi heureuse que la première? Qui vous dit qu'après avoir été éprouvé, épuré, par une lutte terrible, Frédérik, un jour, ne justifiera pas... et même ne dépassera pas vos premières espérances.

Il y avait tant de conviction, tant de dévouement dans l'accent de David... on lisait sur sa figure mâle et expressive un intérêt si sincère, si tendre pour Frédérik, une volonté à la fois si réfléchie, si résolue de sauver cet enfant, que madame Bastien sentit de nouveau son cœur se détendre un peu sous l'influence d'un vague espoir.

Alors, aussi, dans sa reconnaissance de ce soulagement inattendu, plus que jamais elle admira la générosité de David, et, par un retour involontaire sur la brutale défiance de M. Bastien, la jeune femme se dit avec amertume, que, sans les sentiments de pitié qu'elle et son fils avaient inspirés à un étranger, elle eût été, par l'avarice et l'inintelligence de son mari, dépourvue de tout moyen d'action pour sauver son enfant, puisqu'elle n'aurait pu même le faire voyager, seule chance de guérison qui lui restât.

S'adressant alors à David, avec une profonde émotion :

— Tous les remercîments... que je pourrais vous adresser, monsieur, seraient...

David ne la laissa pas achever.

— Des remercîments... Vous ne m'en devez pas, madame... notre ami vous a lu ma lettre; je vous dirai donc encore que dans l'œuvre que je vais tâcher d'accomplir... je trouve à la fois une distraction à de

cruels chagrins et une sorte de pieux hommage rendu à la mémoire d'un frère... pauvre enfant... toujours regretté...

— Je n'insisterai pas, monsieur... D'ailleurs, mes paroles vous peindraient mal ce que je ressens... un mot seulement sur une question qu'il m'est pénible d'aborder, ajouta madame Bastien en baissant les yeux et en rougissant. Je vous demande pardon d'avance de l'existence modeste... presque pauvre que vous trouverez ici, et je...

— Permettez-moi de vous interrompre, madame, reprit David en souriant, j'ai beaucoup voyagé... Souvent ces voyages se sont accomplis dans des circonstances difficiles... et rudes... j'ai donc été un peu marin et un peu soldat, c'est vous dire la simplicité de mes habitudes.

—Ce n'est pas tout, monsieur, reprit madame Bastien avec un embarras croissant, presque toujours je vis seule... Les occupations... le genre d'affaires de mon mari le retiennent souvent loin de chez lui... mais quelquefois il revient passer plusieurs jours ici... et...

— Permettez-moi, madame, de vous interrompre encore une fois, dit David, touché de l'embarras de madame Bastien, et allant pour ainsi dire au-devant de ce qu'elle hésitait à lui apprendre. J'ai eu, par notre ami commun, quelques renseignements sur les habitudes de M. Bastien... vous me trouverez donc, madame, toujours empressé de faire tout au monde, pour que ma présence ici ne blesse en rien les habitudes, les idées, les préjugés même de M. Bastien... Je chercherai avant tout à me faire tolérer, et à mériter, sinon son affection, du moins son indifférence... car, il me serait pénible... une fois mon œuvre entre-

prise... peut-être avec succès... de la voir brusquement interrompue... En un mot, madame, comme je ne puis rester ici contre le gré de M. Bastien... rien ne me coûtera pour me faire tolérer par lui, et de ces concessions... quelles qu'elles soient... ma dignité n'aura, je vous l'assure, rien à souffrir, vous comprenez pourquoi... n'est-ce pas?

— Oui... oui... Monsieur... je le comprends, dit vivement madame Bastien, soulagée d'un poids cruel.

La délicatesse des procédés de David fit sur Marie une nouvelle et profonde impression; elle n'en doutait pas, le docteur Dufour avait prévenu son ami de l'habituelle grossièreté de M. Bastien, et l'homme généreux qui se vouait au salut de Frédérik avec un dévouement si désintéressé, se résignait d'avance à des désagréments certains, à des humiliations peut-être, lorsque l'indépendance de sa position, l'élévation de son caractère, le mettaient au-dessus d'une situation subalterne et pénible.

— Ah! Monsieur, dit la jeune femme à David, en attachant sur lui ses grands yeux, où brillaient des pleurs d'attendrissement, si les belles âmes ont le sentiment du bien qu'elles font... comme vous devez être heureux en ce moment!...

Ces simples paroles, prononcées avec une expression de gratitude ineffable par madame Bastien, pendant que de douces larmes coulaient sur son pâle et adorable visage, touchèrent si profondément David, que ses yeux aussi devinrent humides, son cœur battit violemment, et il garda quelques moments le silence...

Ce silence, Marie le rompit la première en disant : Maintenant, monsieur David, voulez-vous m'accom-

pagner... afin que je vous fasse connaître la chambre que vous voulez bien accepter ici.

David s'inclina et suivit la jeune femme.

VIII

La nuit était à peu près venue.

Madame Bastien prit une lumière et, passant dans la petite salle à manger, où Marguerite s'occupait de dresser le couvert pour le modeste repas du soir, elle lui dit :

— Frédérik... est toujours dans sa chambre, n'est-ce pas?

— Oui, madame, sans cela je serais venue vous avertir... mais il n'est pas sorti de la maison, car je l'aurais vu passer par ici.

Madame Bastien conduisit David à l'étage mansardé, pratiqué dans le grenier qui s'étendait au-dessus du rez-de-chaussée.

Cet étage se composait de trois chambres : l'une occupée par Marguerite, l'autre par le charretier, la troisième était destinée au précepteur.

Telle avait été l'inexorable volonté de M. Bastien.

En vain, sa femme lui avait représenté l'inconvenance de loger ainsi un instituteur, ajoutant qu'à peu de frais l'on pouvait disposer en logement décent une sorte de remise abandonnée, faisant suite au rez-de-chaussée; M. Bastien s'était formellement opposé à cette mesure, déclarant de plus que si, en son absence,

sa femme passait outre, il le saurait et reviendrait à l'instant procéder lui-même au déménagement du *cracheur de latin,* ainsi qu'il disait, et le renverrait à la mansarde dont il devait se contenter.

Madame Bastien savait son mari capable d'exécuter sa menace; aussi, pour épargner une si pénible avanie au précepteur qu'elle avait choisi, elle dut se résigner à voir cet homme honorable occuper un logement peu en rapport avec l'importance de ses fonctions.

Si la jeune femme avait pris à cœur ce qu'elle considérait déjà comme une injure faite à la dignité du premier précepteur de son fils, que l'on juge de ce qu'elle éprouva, lorsqu'il s'agit de David, dont le noble désintéressement méritait tant d'égards.

Ce fut donc avec une pénible confusion que Marie ouvrit la porte de la chambre mansardée dont elle avait tâché de parer de son mieux la triste et froide nudité. Un petit cornet de porcelaine bleue et blanche, placée sur la table de travail en bois noirci, renfermait un bouquet de crysanthèmes et de roses du Bengale, pâles et dernières fleurs de l'automne; le sol carrelé luisait de propreté, et les blancs rideaux de la mansarde étaient relevés par un nœud de ruban; on reconnaissait enfin, dans les moindres détails de cet aménagement, le désir d'en faire oublier la pauvreté à force de soins, de bonne grâce et de bon vouloir.

— C'est à regret, monsieur... je vous assure... que je suis forcée de vous offrir cette chambre, dit timidement madame Bastien, mais... la fâcheuse impossibilité où je suis de mettre à votre disposition un logement plus convenable, sera mon excuse...

David jeta les yeux autour de lui, ne put retenir un léger mouvement de surprise, et après un silence de

quelques instants, il dit à madame Bastien avec un sourire mélancolique :

— Tout ce que je puis vous répondre, madame, c'est que, par un singulier hasard, cette chambre ressemble beaucoup à celle que j'occupais chez mon père... dans ma première jeunesse... et c'est toujours avec plaisir que je me rappelle un passé que tant de doux souvenirs me rendent cher.

David, qui disait vrai, se tut et jeta de nouveau autour de lui un regard attendri.

Rien de moins extraordinaire que cette similitude de deux chambres de garçon, toujours à peu près pareilles dès qu'elles sont mansardées; aussi presque heureuse de ce rapprochement et de la visible émotion qui se lisait sur les traits du précepteur, Marie espéra que, grâce aux souvenirs heureux que cette pauvre demeure semblait rappeler à son nouvel hôte, elle lui paraîtrait plus tolérable.

En descendant des mansardes, madame Bastien et David trouvèrent le repas servi.

— Je crains bien, dit Marie, que Frédérik ne refuse de se mettre à table ce soir; excusez-moi, je vous prie, monsieur, je vais aller le trouver.

David s'inclina, madame Bastien courut à la chambre de son fils; il se promenait lentement d'un air rêveur.

— Mon enfant, lui dit-elle, le souper est servi, veux-tu venir?

— Merci, ma mère... je n'ai pas faim... tout à l'heure je me coucherai...

— Tu ne souffres pas?

— Non, ma mère... mais je me sens fatigué... j'ai surtout besoin de repos..

— Mon enfant... j'espère que tu réfléchiras à ce que tes paroles de tantôt auraient eu de pénible pour M. David, s'il ne ressentait pas déjà pour toi le plus tendre intérêt... et s'il n'était pas certain, comme il te l'a dit, de te faire revenir d'injustes préventions à force de soins, de bonté. Il sera pour toi, non pas un maître... mais un ami... je dirais un frère, sans la disproportion de vos âges... Demain matin, tu le verras, et tu auras, n'est-ce pas, pour lui... les égards que commande sa bienveillance pour toi?

Frédérik ne répondit rien, sa lèvre se contracta légèrement, et il baissa la tête... il semblait, depuis l'arrivée de sa mère, éviter ses regards.

Madame Bastien avait une profonde habitude de la physionomie de son fils, elle comprit qu'il était décidé à garder un silence obstiné, elle n'insista pas, et rejoignit David.

Après un souper frugal, madame Bastien alla s'informer de son fils; il paraissait calme. Elle vint retrouver David dans la salle d'étude qui servait de salon.

Au dehors, l'on n'entendait que les sifflements du vent d'automne; dans la maison, le silence était profond; le foyer petillait et reflétait ses lueurs sur le carrelage d'un rouge brillant, tandis qu'une lampe à abat-jour jetait une lumière à demi voilée dans l'appartement où Marie était seule avec David.

Celui-ci, voulant distraire la jeune femme de ses pénibles pensées, tout en l'occupant de son fils, la pria de lui faire voir les cahiers d'étude, les traductions de Frédérik, ainsi que plusieurs récits d'imagination, et quelques essais de poésie composés par lui alors qu'il faisait encore l'orgueil et la joie de sa mère.

David espérait trouver au milieu de ces pages écrites par l'adolescent, et auxquelles madame Bastien avait plusieurs fois fait allusion pendant le souper, une pensée, une phrase, un mot, qui contiendrait peut-être le germe des funestes idées dont ce malheureux enfant semblait obsédé.

Marie, penchée et accoudée sur la table, pendant que David, assis, examinait, dans un silence attentif, les travaux de Frédérik, attachait un regard d'une curiosité inquiète sur le précepteur, interrogeant sa physionomie, afin de tâcher de deviner à l'avance s'il était satisfait de ce qu'il lisait alors. (Un récit composé par Frédérik, sur un sujet donné par sa mère.)

D'abord, la jeune femme douta du succès, les traits de David restèrent graves, réfléchis; mais soudain il sourit doucement, et ce sourire fut suivi de plusieurs mouvements de tête vivement approbatifs; deux ou trois fois même il dit à demi-voix :

— Bien.... très-bien...

Puis soudain il parut mécontent, froissa légèrement d'une main impatiente, un des feuillets du manuscrit, ses traits redevinrent impassibles, et il poursuivit sa lecture.

La figure de Marie reflétait pour ainsi dire chacune des nuances de la physionomie de David, qu'elle ne quittait pas des yeux. Souriante, orgueilleuse, lorsqu'il souriait de contentement; triste, inquiète, lorsqu'il ne semblait pas satisfait.

Mais bientôt et pour la première fois depuis un long temps, l'heureuse mère, oubliant un moment ses chagrins, n'eut plus qu'à se réjouir du triomphe de Frédérik, les marques d'approbation de David redevinrent fréquentes : intéressé, entraîné par ce qu'il lisait, il

semblait ressentir un contentement tout personnel, et plusieurs fois il se dit d'une voix attendrie :

— Cher enfant... c'est généreux... c'est élevé... plein d'élan et de cœur... Et cela encore... Oh! du cœur, toujours du cœur...

En disant ces derniers mots, David porta sa main à ses yeux légèrement humides, et continua sa lecture sans plus songer à la présence de madame Bastien.

Marie n'avait perdu ni un mot ni une inflexion de voix, ni un geste. Elle ressentit le contre-coup de la douce émotion qui se peignit alors sur le mâle et expressif visage de David.

Alors seulement, se rendant compte des traits de son hôte, qu'elle avait jusqu'alors vu, pour ainsi dire, *sans le regarder*, Marie le trouva, sinon régulièrement beau, du moins d'une physionomie attrayante, affectueuse et résolue; elle fut surtout frappée de l'expression douce, pensive et pénétrante de ses grands yeux bruns. Elle ne pouvait isoler son fils d'aucune de ses pensées, de ses remarques; ainsi, observant que, comme Frédérik, David avait des mains charmantes, parfaitement soignées, et qu'il était mis avec une élégante simplicité, elle se félicita doublement d'avoir habitué son fils à ces soins personnels, que tant de gens dédaignent comme puérils ou affectés, et qu'elle regardait au contraire comme une conséquence de la dignité naturelle et du respect de soi. Ces réflexions de Marie, quoique longues à décrire, furent pour ainsi dire instantanées chez elle, et faites tout en continuant d'épier d'un regard attentif les moindres mouvements de la physionomie de son hôte qui, de plus en plus intéressé par la lecture de l'écrit de Frédérik, s'écria soudain :

— Non... non, il est impossible que celui qui a écrit ces lignes, d'une élévation, je dirais presque naïve.. tant elle semble naturelle et familière à son esprit, n'écoute pas, tôt ou tard, la voix de la raison et du cœur. Et ces pages, madame, ont-elles été écrites longtemps avant l'époque où vous avez observé les premiers changements dans le caractère de Frédérik?

Madame Bastien se recueillit un instant et répondit :

Autant que je puis me le rappeler, ceci doit avoir été écrit avant une excursion que nous avons faite au château de Pont-Brillant vers la fin de juin... Et ce n'est que dans les premiers jours du mois d'août que Frédérik a commencé à me donner des inquiétudes à ce sujet.

Après un moment de réflexion, David reprit :

— Et depuis que vous avez observé un changement si notable dans le caractère de Frédérik... a-t-il écrit quelque chose... d'imagination? cela pourrait nous aider... car dans ces lignes sa pensée secrète s'est peut-être trahie à son insu.

— Votre remarque est très-juste, monsieur, reprit madame Bastien, frappée d'un souvenir soudain, et, prenant un des cahiers de son fils, qu'elle montra à David, elle lui dit :

— Plusieurs feuillets manquent à cet endroit, ainsi que vous le voyez... J'ai demandé la cause de cette lacération à Frédérik; il m'a répondu que, mécontent de ce qu'il venait d'écrire, il n'avait pas voulu me le laisser lire... Cela se passait alors qu'il commençait à m'inquiéter sérieusement...

— Et parmi les pages qui restent, vous n'avez, madame, remarqué rien de significatif?

— Ainsi que vous allez le voir, monsieur... Depuis cette époque Frédérik n'a presque rien écrit, son aversion de tout travail devenait de plus en plus profonde... En vain... ainsi que j'avais coutume de le faire, je lui indiquais plusieurs sujets, soit historiques, soit de pure invention... il essayait d'écrire quelques lignes... puis, saisi d'un accablement invincible... il laissait tomber sa plume, cachait son visage entre ses mains... et demeurait ainsi... des heures entières... sourd à toutes mes questions... à toutes mes prières.

Pendant que madame Bastien parlait ainsi, David avait attentivement parcouru les fragments de récits qu'elle venait de lui communiquer.

— Cela est étrange, dit-il au bout de quelques instants, dans ces lignes incohérentes écrites comme au hasard, tout sentiment... toute élévation ont disparu... le style même se ressent de cette funeste disposition; on dirait qu'un voile s'est étendu sur l'esprit de ce malheureux enfant... la lassitude... l'ennui... que lui causait sans doute le travail, se révèle à chaque instant... Mais voici quelques mots qui semblent effacés avec soin... ajouta David en tâchant de déchiffrer ce que cachaient les ratures.

Marie se rapprocha de son hôte, voulant l'aider des connaissances qu'elle avait de l'écriture de son fils, et, toujours debout, elle se pencha sur la table, une main appuyée sur le dossier de la chaise de David, afin de mieux voir les lignes raturées. Dans ce mouvement si naturel, David sentit son bras effleuré par la rondeur élastique du bras charmant de madame Bastien.

Cette pression involontaire fut si légère, si instantanée, que Marie ne s'en aperçut même pas.

David éprouva un frisson soudain, électrique : mais,

doué d'une grande puissance sur lui-même, il resta impassible, quoiqu'il songeât pour la première fois, depuis l'accomplissement de sa généreuse résolution, que la femme avec laquelle il devait désormais vivre d'une vie commune, intime, solitaire, était jeune, d'une beauté adorable, qu'elle réunissait les plus admirables qualités du cœur, et était enfin cette *vierge-mère* dont le docteur Dufour lui avait raconté la vie si vaillante et si résignée...

Bien que rapide, profonde et remplie d'une certaine angoisse, cette impression ne se trahit en rien chez David, et avec l'aide de Marie, il continua de déchiffrer les mots soigneusement raturés par Frédérik.

Après une étude patiente, la jeune femme et son hôte parvinrent à déchiffrer en différents endroits du manuscrit, plusieurs mots qui ne se rattachaient en rien aux phrases dont ils étaient suivis ou précédés... Évidemment, ils avaient été tracés presque involontairement, et sous l'influence des pensées dont l'adolescent était obsédé. Ainsi, on lisait sur un feuillet ce lambeau de phrase :

..... *Pour les créatures destinées à ramper toujours dans une humiliante obscurité, c'est de ne pouvoir... et... arracher...*

Deux ou trois mots du commencement et la fin de la phrase étaient absolument indéchiffrables.

Plus loin, sur une page, on voyait ces deux seuls mots légèrement biffés comme s'ils eussent été suffisamment défendus contre toute interprétation par leur laconisme :

— *Pourquoi* ?

— *De quel droit* ?

Enfin, cette phrase, la moins incomplète, avait été

non moins péniblement déchiffrée par David et par la jeune femme :

..... *de toi... grande et sainte révolution... les faibles... sont devenus les forts; la vengeance tardive est arrivée... alors... terrible... mais... beau dans sa...*

Au moment où David répétait une seconde fois et lentement ces mots comme pour chercher à deviner leur secrète signification, minuit sonna.

Minuit, dit madame Bastien, avec surprise, déjà minuit?

David, craignant d'être indiscret, se leva, prit le cahier, et dit à la jenne femme :

—Permettez-moi, madame, d'emporter ces pages... Ce que nous venons de déchiffrer est bien vague, bien incomplet... il n'importe ; souvent on est mis sur la voie de la vérité, par la trace la plus imperceptible... je vais méditer sur tout ceci, et peut-être y trouverai-je un germe que mes entretiens avec Frédérik développeront plus tard.

—A demain donc, monsieur David, dit tristement Marie, en sentant de nouveau le poids des appréhensions dont elle avait été distraite pendant la soirée, sans cesser pour cela de s'occuper de Frédérik, j'accepte toutes les espérances que vous m'avez données, j'en ai tant besoin... demain sera pour nous un jour de grande épreuve; car c'est demain qu'aura lieu votre premier entretien avec mon fils.

— Dans cet entretien, je me guiderai sur l'inspiration du moment, sur la disposition d'esprit de Frédérik... peut-être aussi d'après le résultat de mes réflexions de cette nuit, au sujet de ces quelques lignes.

—A demain donc, M. David.

— A demain, madame.

Quelques instants après, pensif et rêveur, David se renfermait dans sa petite chambre, située au-dessus de celle de la jeune femme.

IX

Dès que le remords du crime qu'il avait voulu commettre eut, à la voix de sa mère, pénétré dans l'âme de Frédérik, il fut obsédé sans relâche par ce remords. Quoiqu'il eût assez conscience de l'horreur de sa tentative homicide, pour être incapable de la récidiver, il était loin d'être guéri de sa haineuse envie. Ces ressentiments, n'ayant plus d'issue au dehors par l'excitation, par l'espoir de la vengeance, n'en devenaient que plus âcres, que plus corrosifs, en stagnant désormais au fond de ce cœur qu'ils rongeaient lentement.

Aussi, après la première nuit qui suivit l'arrivée de David à la ferme, nuit passée tout entière dans une méditation désespérante et désespérée, Frédérik avait subi une nouvelle transformation qui devait déconcerter la sagacité de sa mère et la pénétration de David.

Tous deux furent frappés d'un changement qui se manifestait jusque dans la physionomie de l'adolescent : elle n'était plus sardonique, altière et farouche; elle était confuse, abattue; son regard ne défiait plus le regard par sa sauvage audace; toujours morne, abaissé, il semblait au contraire fuir tous les yeux.

Madame Bastien et David s'attendaient à une nou-

velle explosion de violence, lors de la seconde entrevue de Frédérik avec son nouveau précepteur... il n'en fut rien.

L'adolescent se montra humble et docile; mais toutes les avances cordiales, toutes les familiarités affectueuses de David échouèrent devant la muette concentration de ce malheureux enfant...

David essaya de l'interroger sur ses études, il répondit tantôt avec précision, tantôt d'une manière diffuse et involontairement préoccupée; mais, à toutes les questions, à toutes les insinuations faites en dehors de ses travaux, il resta silencieux, impassible.

Marie proposa une promenade avec David, Frédérik accepta.

Durant cette longue excursion, le nouveau précepteur, dont les connaissances étaient aussi nombreuses que variées, tâcha de s'emparer de l'attention de Frédérik, par des observations remplies d'intérêt et de grandeur sur plusieurs phénomènes de la nature : tantôt un silex, un morceau de róche servaient de point de départ aux considérations les plus curieuses sur les différents âges du globe, et sur la transformation successive de ses habitants; tantôt l'admirable régularité géométrique du travail d'un insecte, ses mœurs, ses instincts, devenaient le sujet d'une conversation des plus attrayantes; tantôt enfin, à propos d'une ruine très-ancienne, située dans les environs de la ferme, David racontait à Frédérik quelques faits relatifs aux habitudes guerrières et aventureuses du moyen âge, ou lui citait quelques légendes d'une naïveté charmante... L'adolescent écoutait poliment, répondait par monosyllabes, mais conservait son masque glacé...

Au retour de la promenade, Frédérik prit un livre,

lut jusqu'au dîner, et, peu de temps après le repas, demanda à sa mère la permission de se retirer.

Restés seuls, David et Marie échangèrent un regard d'une tristesse profonde; ils comprenaient le néant de cette première journée.

— Rien n'a pu vibrer en lui, dit David en réfléchissant, rien. Il m'a été impossible de le captiver un instant, afin de l'attirer peu à peu, à son insu, dans la sphère d'idées où je voulais le conduire.

— Tandis qu'autrefois, M. David, vous l'eussiez vu ravi, émerveillé, charmé de ces notions si diverses que vous rendez si attrayantes...

— Ne trouvez-vous pas, madame, que depuis hier il s'est accompli en lui je ne sais quelle révolution qui a fait soudain disparaître, si cela se peut dire, les aspérités de son caractère?

— Comme vous, M. David, j'ai fait cette remarque.

— Et ce changement, je suis presque tenté de le regretter, ajouta David d'un air pensif. Si aiguës, si tranchantes que soient des aspérités, elles offrent du moins... quelque prise... Mais que faire devant une surface polie et froide comme la glace?... Il n'importe, poursuivit-il après réflexion, il faudra trouver un moyen d'action...

— Et ce changement si soudain, M. David, qu'en pensez-vous?

— Est-ce le calme qui suit l'apaisement de la tempête, ou bien est-ce le calme trompeur qui souvent précède un nouvel orage? Nous le saurons plus tard... Il se peut aussi que mon arrivée ait opéré ce revirement chez Frédérik.

— Comment cela, M. David?

— Peut-être sent-il que notre double surveillance

doit lui rendre impossible toute nouvelle tentative de vengeance... peut-être encore craint-il que ma pénétration, jointe à la vôtre, madame, ne surprenne son secret; alors il redouble de contrainte et de réserve. C'est à nous, madame, de redoubler d'attention.

— Et dans les cahiers qu'hier soir vous avez emportés?

— Après avoir longtemps médité sur les lambeaux de phrases que vous savez, madame, j'ai cru, si faible, si incertain qu'il fût, trouver un indice...

— Et cet indice? dit vivement madame Bastien.

— Permettez-moi de ne vous rien dire de plus... madame, avant que j'aie pénétré plus avant dans la voie, bien obscure encore, que semble m'ouvrir cet indice... Si mon pressentiment ne me trompe pas, et me conduit à la découverte de quelques faits significatifs, je pourrai vous bien préciser ma pensée; si elle est juste... son évidence nous frappera, et, fort de nos deux convictions, j'agirai alors avec bien plus d'assurance. Mon Dieu, madame, ajouta David en souriant tristement, mille fois pardon de cette réticence, mais c'est une tâche si difficile, si délicate que la nôtre, qu'un rien peut tout compromettre ou tout sauver. Encore une fois pardon.

— Vous me demandez pardon, M. David, lorsque votre réserve même est une nouvelle preuve de votre généreuse sollicitude pour mon plus cher... hélas! Pour mon unique intérêt sur cette terre!

. . . .

Le soir du jour où madame Bastien avait eu cet entretien avec David, Marguerite vint donner ses soins à la jeune femme à l'heure de son coucher, et lui dit :

— Mon Dieu, madame, je vous ai vue si occupée

avec M. David depuis votre retour de la promenade, et ce soir aussi, que je n'ai pas voulu vous déranger pour vous dire une chose pourtant bien extraordinaire.

— De quoi s'agit-il donc?

— Vous étiez sortie avec M. Frédérik et M. David depuis une heure, madame, lorsque j'entends un grand bruit à la porte de la cour... je vais voir... c'était une superbe voiture à quatre chevaux... Et qui était dans cette voiture, madame? je vous le donne en cent... madame la marquise de Pont-Brillant qui demandait à vous parler...

— A moi! s'écria Marie en pâlissant, craignant que la tentative de Frédérik n'eût été découverte; c'est impossible... vous vous trompez, Marguerite... je ne connais pas madame de Pont-Brillant.

— C'est pourtant bien vous, madame, que cette chère bonne petite vieille dame a demandée; même elle m'a dit, en parlant tout aussi simplement que nous autres : « Je suis joliment fâchée de ne pas la rencontrer, madame Bastien. Je m'en venais pour comme qui dirait voisiner un peu, car on est voisin, c'est pour se voir; enfin c'est égal... ça se retrouvera, et tu lui diras, n'est-ce pas, ma fille, à cette chère madame Bastien que je reviendrai... un de ces jours... Faut pas surtout qu'elle se donne la peine de me rendre ma visite au château... ça la dérangerait, cette chère dame, et je ne veux pas de ça du tout.,. mais moi je reviendrai souvent ici avec mon bâton de vieillesse...

—Qu'est-ce que cela signifie?... se dit à elle-même madame Bastien, confondue de cet incident, et ne sachant à quoi attribuer cette inconcevable visite.

Marguerite, croyant que sa maîtresse cherchait la

signification de ces mots : « Je reviendrai souvent *avec mon bâton de vieillesse*, ajouta :

—Madame la marquise voulait dire par là, madame, qu'elle reviendrait souvent vous voir avec son petit-fils, M. le marquis...

— Elle a dit cela... s'écria Marie, tremblante à la seule pensée d'une rencontre entre Frédérik et Raoul de Pont-Brillant, elle vous a dit qu'elle reviendrait... avec?

—Avec M. le marquis, oui, madame, et même cette bonne chère dame a ajouté : « C'est qu'il est joliment gentil, va, ma fille, mon bâton de vieillesse... autrement dit mon petit-fils, et généreux comme un roi. Allons, puisque j'ai le guignon de ne pas rencontrer madame Bastien, faut bien m'en aller. Mais, dis donc, ma fille, a ajouté madame la marquise, j'ai soif à étrangler. Est-ce que tu ne pourrais pas me donner un bon verre d'eau claire? Certainement, madame la marquise, que je réponds toute honteuse de ce qu'une si grande dame avait la bonté de me demander un verre d'eau; mais je me dis en moi-même : pour sûr, madame la marquise a demandé de l'eau par politesse, je vas lui rendre sa politesse en lui donnant du vin; j'accours dans ma cuisine, je verse un plein grand verre de vin, je le mets sur une assiette bien propre et je reviens à la voiture.

— Vous auriez dû, Marguerite, donner tout simplement à madame de Pont-Brillant, le verre d'eau qu'elle vous demandait; enfin, il n'importe...

— Pardon, madame, j'ai eu bien raison de donner du vin, au contraire, puisque madame la marquise l'a pris.

— Ce grand verre de vin?

— Oui, madame, pas plus fière que ça... c'est-à-dire, elle n'a fait qu'y tremper ses lèvres; mais elle a fait boire tout le reste à une autre vieille dame qui était avec elle, et qui n'aimait peut-être pas le vin, car elle a fait la grimace après avoir bu; alors madame la marquise a ajouté : « Tu diras, ma fille, à cette chère madame Bastien, que nous avous bu à sa santé et à ses beaux yeux, » et en même temps, tout en me rendant le verre, elle a mis dedans, devinez quoi, madame? ces cinq belles pièces d'or que voilà, en me disant : « Voilà pour les gens de madame Bastien, à condition qu'ils boiront à la santé de mon petit-fils, le marquis de Pont-Brillant. Au revoir, ma fille, et la belle voiture est repartie.

—Je suis désolée, Marguerite, que vous n'ayez pas eu la délicatesse de refuser l'argent qu'on vous a donné.

— Mais, madame, cinq louis d'or!

— C'est justement parce que cette somme est importante, qu'il m'est très-pénible que vous l'ayez acceptée...

— Dame... moi... je ne savais pas, madame; c'est la première fois que ça m'arrive, et si madame veut... je reporterai les cinq pièces d'or au château.

— Ce serait pis encore... mais je vous prie, Marguerite, si vous avez quelque attachement pour moi, de porter ces cent francs au tronc des pauvres de la paroisse...

— Demain ce sera fait, madame, dit bravement Marguerite, ces cinq pièces d'or me brûleraient les doigts, maintenant que vous m'avez dit que j'ai eu tort de les recevoir.

— Merci, Marguerite, merci, je sais que vous êtes

une bonne et digne femme... Mais un mot encore, mon fils sait-il que madame de Pont-Brillant est venue ici?

— Non, madame, car je ne le lui ai pas dit, et j'étais seule à la maison lorsque la voiture est venue.

— Marguerite, il est important que mon fils ne soit pas instruit de cette visite...

— Bien, madame... je n'en soufflerai pas mot.

— Enfin, si madame de Pont-Brillant revenait ici, que j'y sois ou non, vous direz toujours que je suis absente.

— Comment, madame, refuser de recevoir une si grande dame?

— Ma bonne Marguerite, je ne suis pas une grande dame... et je ne désire d'autre société que celle des personnes de ma condition... Il est donc bien entendu que je ne serai jamais chez moi, si madame de Pont-Brillant revient, et que mon fils doit absolument ignorer la visite d'aujourd'hui.

— C'est convenu, madame... fiez-vous à moi.

Marie Bastien cherchait en vain à deviner le but de cette visite, incident dont elle s'étonnait d'autant plus, qu'elle avait toujours présente à la pensée, la haine de Frédérik contre le marquis de Pont-Brillant.

Le lendemain matin, Marie fit part de cette circonstance à David; il remarqua deux choses qui avaient aussi frappé madame Bastien, quoique sous un autre point de vue.

— Voici ce que je crois, madame, dit David, la demande du verre d'eau n'était qu'un prétexte de faire une largesse qui serait d'une prodigalité folle, si elle ne cachait quelque arrière-pensée. Aussi... madame de Pont-Brillant s'est-elle résignée à boire ou à faire boire

le verre de vin par sa compagne, sans doute pour ne pas humilier Marguerite, délicatesse qui me paraît singulière chez une femme comme madame de Pont-Brillant, qui voulait d'ailleurs ne pas perdre l'occasion d'une excessive libéralité au nom de son petit-fils. Puis, enfin, madame de Pont-Brillant promet de revenir souvent... ici, madame... mais...

— Elle ne veut pas *me déranger*, et me prie de ne pas lui rendre sa visite au château... J'avais remarqué cette humiliante distinction, M. David, et lors même que j'aurais eu la moindre intention de répondre aux avances de madame de Pont-Brillant, ce procédé blessant m'eût obligée de lui fermer ma porte à l'avenir... Mais loin d'avoir la triste vanité d'être flattée de sa démarche, je n'en ressens au contraire que de l'inquiétude, de la crainte même... en pensant que si madame de Pont-Brillant revenait ici avec son petit-fils... Frédérik... pourrait se trouver face à face avec l'objet de sa haine... Ah! M. David... mon cœur se glace à cette pensée... car je me rappelle la terrible scène de la forêt.

— Cette visite me semble, commme à vous, madame, d'autant plus étrange, que les circonstances dont elle a été accompagnée sont fort suspectes... Notre ami, le docteur Dufour, m'a parlé de la douairière de Pont-Brillant comme d'une femme qui, malgré son grand âge, a conservé le cynisme et la dépravation de l'époque où elle a vécu dans sa jeunesse. Votre éloignement de la douairière est donc doublement justifié, madame; seulement, en rapprochant ces avances, si blessantes qu'elles soient, de la haine de Frédérik contre Raoul de Pont-Brillant, il est du moins évident que celui-ci ne connaît pas votre fils. Sans cela com-

ment consentirait-il à accompagner ici sa grand'-mère?

— C'est ce que je me suis dit, M. David. Ah! le vertige me prend lorsque je veux pénétrer ce triste mystère. . . . .
. . . .

Deux ou trois jours se passèrent encore en tentatives impuissantes de la part du précepteur et de Marie.

Frédérik resta impénétrable.

David alla jusqu'aux moyens les plus héroïques, il lui parla de Raoul de Pont-Brillant... L'adolescent pâlit légèrement, baissa la tête... resta muet et impassible.

— Il a du moins renoncé à sa vengeance, pensa David, qui avait attentivement étudié la physionomie de Frédérik... La haine subsiste peut-être encore... mais du moins elle sera passive...

Cette conviction, partagée par Marie, la tranquillisa du moins sur la possibilité d'une récidive qui la glaçait d'épouvante.

. . . .

L'état de Frédérik semblait empirer chaque jour.

Ce malheureux n'était plus que l'ombre de lui-même : opiniâtre, absolu dans le bien comme dans le mal... il ressentait aussi violemment le remords de sa funeste action, qu'il avait ressenti l'ardeur de la vengeance... et puis, sans cesse, il était sous le poids de cette accablante pensée :

— Quelle comparaison ma mère fera-t-elle toujours entre moi, qui ai voulu être un lâche meurtrier... et ce *noble marquis*, dont elle m'a parlé avec tant de louanges!.. Et pourtant si elle savait... Oh!... malheur

à moi!... plus que jamais je hais ce Pont-Brillant, et le remords m'a désarmé. » . . . .
. . . .

Un jour David dit à Marie :

— Frédérik, tout en acceptant gaiement la modeste existence qu'il trouvait chez vous, madame, ne vous a-t-il jamais paru désirer le luxe, la richesse, ou regretter de ne pas les posséder?

— Jamais, M. David; il n'est pour ainsi dire pas une pensée de mon fils qui ne me soit présente à la mémoire... car, depuis ces malheureux temps je passe ma vie à interroger le passé... Non, jamais je n'ai entendu Frédérik désirer quelque chose au delà de notre vie simple et presque pauvre... Que de fois il m'a dit, avec tendresse :

— Mère, est-il un sort plus heureux que le nôtre?... Quel bonheur de vivre avec toi, dans notre petit monde paisible et solitaire! »

La pauvre Marie ne put achever... ce ressouvenir d'un passé radieux, la brisait.

. . . .

David cependant, loin de se décourager, poursuivait sa pensée avec cette persévérante lenteur, avec cette observation minutieuse et profonde, à l'aide desquelles les savants reconstruisent souvent un monde, une époque, un être, grâce à quelques fragments, à quelques débris insignifiants.

— Croyez-vous Frédérik *ambitieux*? dit une autre fois David à Marie. Dans ses épanchements avec vous, lorsqu'il s'agissait de sa position à venir, quelles étaient ses idées?

Marie sourit tristement et répondit :

— Un jour, je lui disais : Voyons, mon enfant, lors-

que tu seras homme, quelle carrière choisiras-tu? que voudras-tu être? *Ton fils*, me répondit-il avec un mélange de tendresse et de grâce, dont vous ne pouvez avoir une idée, monsieur David. Je te comprends, mon cher enfant; mais enfin il faudra choisir une carrière. « Passer ma vie à t'aimer, mère, à te rendre heureuse, je ne vois pas, je ne veux pas d'autre carrière... Mais enfin, cher fou bien-aimé, il faudra bien t'occuper! M'occuper, et t'embrasser, et te regarder, et t'écouter, et te dire que je t'aime, et nous promener, et faire nos aumônes en actions, et voir nos fleurs? et regarder ensemble le soleil se coucher, ou la lune se lever au-dessus de nos grands chênes, ne voilà-t-il pas assez d'occupations? Ah! mère... mère... les jours seraient longs deux fois comme ils le sont... que je n'aurais pas seulement une minute à moi... » Voilà, monsieur David, dit Marie en essuyant de nouveau ses larmes, voilà quelle était alors l'ambition de mon fils.

— Affectueuse et charmante nature! dit David, en partageant l'émotion de Marie; puis il reprit :

—Lors de cette visite au château de Pont-Brillant, dont vous m'avez parlé, vous n'avez pas remarqué, madame, que la vue de ces merveilles... ait attristé Frédérik?

— Non, monsieur David... et, sauf l'incident que je vous ai raconté, la grossièreté d'un intendant dont mon fils s'est un instant irrité... cette journée a été pour lui, comme pour nous, aussi gaie qu'intéressante.

— Et depuis, ajouta lentement David, et depuis... rien... n'a pu vous donner la pensée... que Frédérik... ait comparé avec une certaine amertume, avec *envie* enfin, votre modeste existence à l'existence somptueuse du jeune marquis?

— Frédérik! s'écria madame Bastien, en regardant David d'un air de reproche. Ah! monsieur, mon malheureux enfant... est tombé bien bas; la violence de son caractère l'a emporté jusqu'à la pensée d'un crime, dont nous ignorons la cause... mais lui, *envieux*... lui! ah! Monsieur David, vous vous trompez. Les bons comme les mauvais jours de sa vie le défendent contre un pareil reproche...

David ne répondit rien et resta pensif.

. . . .

Chaque jour l'intimité de David et de Marie s'augmentait par leur communauté d'intérêts et d'angoisses; c'était, à tout instant, un continuel échange de questions, d'épanchements, de craintes, de projets ou d'espérances, hélas! bien rares les espérances, ayant toujours Frédérik pour objet.

Henri David et Marie passaient ainsi, dans la solitude du tête-à-tête, les longues soirées d'hiver, car le fils de madame Bastien se retirait à huit heures; une fois au lit, un sommeil feint lui permettait de se soustraire à la sollicitude dont on l'entourait, et de se plonger pour ainsi dire les yeux fermés dans le noir abîme de ses pensées.

« — Je suis plus misérable encore que par le passé, se disait l'adolescent; autrefois les inquiétudes, les questions incessantes de ma mère sur mon mal inconnu m'irritaient... à cette heure, elles me navrent et augmentent mon désespoir. Je comprends tout ce que doit souffrir ma mère; sa pitié ne se rebute pas. Chaque jour m'apporte une nouvelle preuve de sa tendre commisération, de ses efforts inouïs pour me guérir; mais, hélas! elle pourra pardonner mon crime... mais jamais l'oublier... Elle doit ignorer toujours, oh! toujours...

les circonstances qui m'ont poussé à vouloir tuer ce Pont-Brillant... Aussi je ne serai plus pour elle qu'un triste objet de compassion; cela doit être, car, je le sens, mon mal est incurable... puisqu'il résiste à tant de secours.

» Et ce que je pense de ma mère, je le pense aussi de M. David; j'ai maintenant conscience de son dévouement pour moi et pour ma mère; car se dévouer pour moi, s'est se dévouer à ma mère... sa sollicitude à lui est non moins impuissante. Ah! le mal dont je souffre, ne se guérit pas plus... que ne s'efface le remords d'une lâche et horrible action. »

. . . .

Pendant que ce malheureux enfant, ainsi concentré en lui-même, se repaissait d'une douleur de plus en plus corrosive, David, se croyant sur la voie de la vérité, poursuivait ses investigations, ne voulant tenter une dernière et décisive épreuve sur Frédérik, qu'armé de la toute-puissance d'une conviction inébranlable; aussi multipliait-il ses recherches, les étendant aux sujets les plus insignifiants en apparence, persuadé que Frédérik ayant sans doute une puissante raison de dissimuler à sa mère le fond de sa pensée, se serait peut-être moins contraint avec d'anciens serviteurs. David interrogeait minutieusement la vieille servante et le vieux jardinier; ce fut de la sorte qu'il eut connaissance de quelques faits d'une haute signification pour lui : aussi entre autres, un mendiant envers qui Frédérik s'était toujours montré secourable, avait dit au jardinier : « M. Frédérik est bien changé; lui, autrefois si bon, m'a aujourd'hui durement répondu : Adressez-vous à M. le marquis! *il est si riche, lui!* »

. . . .

Madame Bastien voyait ordinairement David plusieurs fois dans la journée.

Un jour il ne parut pas.

A l'heure du repas du soir, Marguerite étant allée prévenir qu'on était servi, David, profondément absorbé, chargea la servante de dire à madame Bastien que, se trouvant un peu indisposé, elle voulût bien l'excuser de ne pas descendre pour dîner.

De son côté, Frédérik, arrivé au terme de son marasme moral, n'avait pas quitté sa chambre.

Marie, pour la première fois depuis l'arrivée de David, passa sa soirée seule.

Cette solitude l'attrista profondément; elle se sentit involontairement assaillie de noirs pressentiments.

Vers les onze heures elle rentra dans sa chambre; son fils dormait ou feignait de dormir. Marguerite vint donner ses soins habituels à sa maîtresse; celle-ci, accablée, silencieuse, venait de revêtir son peignoir de nuit et de dénouer ses longs cheveux, lorsque la vieille servante, qui avait plusieurs fois adressé la parole à Marie sans que celle-ci lui eût prêté grande attention, lui dit au moment de se retirer :

— Madame, j'ai oublié de vous demander si André pouvait prendre demain le cheval et la charrette pour aller à Pont-Brillant.

— Oui, répondit Marie avec distraction, tenant dans l'une de ses petites mains, qui pouvait à peine les contenir, ses longs cheveux dénoués, tandis que son autre main promenait machinalement le démêloir d'écaille sur la toile cirée de la toilette, car la jeune femme, les yeux fixes, s'abandonnait à ses douloureuses pensées.

— Vous savez, n'est-ce pas, madame, pourquoi André va à la ville? reprit Marguerite.

— Non, répondit Marie, toujours absorbée.

—Mais, madame, reprit Marguerite, c'est pour porter les effets de ce monsieur, puisqu'il paraît qu'il s'en va...

—Grand Dieu... s'écria madame Bastien en laissant retomber sa masse de cheveux sur ses épaules, et en se retournant brusquement vers sa servante, qu'elle regardait avec stupeur : Marguerite... que dites-vous?

— Je dis, madame, qu'il paraît que ce monsieur s'en va...

— Quel monsieur?

— M. David, le nouveau précepteur de M. Frédérik... et c'est dommage... car il était...

— Il s'en va?

Reprit madame Bastien, en interrompant Marguerite, d'une voix si altérée et avec une telle expression de surprise et de douleur, que la servante s'écria :

— Mon Dieu! Madame, qu'avez-vous?

— Voyons, Marguerite, il y a quelque erreur là dedans, dit Marie en tâchant de se rassurer. Comment savez-vous que M. David s'en va?

— Dame... puisqu'il renvoie ses effets à la ville.

— Qui vous a dit cela?

— André...

— Comment le sait-il?

— Mon Dieu! Madame, c'est bien simple; hier, M. David lui a dit : Mon ami, serait-il possible d'avoir un cheval et une charrette pour envoyer des malles à Pont-Brillant, d'ici à un ou deux jours? André lui a répondu que oui... alors moi, madame, j'ai cru devoir vous prévenir qu'André prenait le cheval demain, voilà tout.

— M. David est découragé, il renonce à une tâche au-dessus de ses forces... L'embarras, le regret qu'il éprouve, m'expliquent son absence pendant toute cette journée .. mon fils est perdu...

Telle fut la première, l'unique pensée de Marie.

Alors éperdue, folle de désespoir, oubliant le désordre de sa toilette, l'heure avancée de la nuit, et, laissant Marguérite stupéfaite, la jeune femme monta chez David, et entra précipitamment dans sa chambre.

X

Lorsque Marie se présenta si inopinément devant lui, David était assis à sa petite table, dans l'attitude de la méditation. A la vue de la jeune femme, pâle, éplorée, ses cheveux épars, et dans le désordre d'une toilette de nuit, il se leva brusquement, et, devenant aussi pâle que Marie, car il croyait à quelque funeste événement, il lui dit :

—Madame... qu'est-il arrivé?... est-ce que Frédérik?...

— Monsieur David, s'écria la jeune femme, il est impossible que vous nous abandonniez ainsi...

— Madame...

— Je vous dis que vous ne partirez pas... non, vous n'aurez pas ce courage... Mon unique... mon dernier espoir est en vous... car, vous le savez bien, mon Dieu! je n'ai que vous au monde pour me venir en aide...

— Madame... un mot, je vous en conjure...

Marie, joignant les mains, ajouta d'une voix suppliante :

— Grâce... monsieur David.. soyez bon et généreux jusqu'à la fin... pourquoi vous décourager?... Les emportements de mon fils ont cessé... il a renoncé à ses projets de vengeance... C'est déjà beaucoup... et, cela, je le dois à votre influence... L'abattement de Frédérik augmente... mais ce n'est pas une raison pour désespérer... Mon Dieu! mon Dieu!... Peut-être vous me croyez ingrate... parce que je vous exprime mal ma reconnaissance. Ce n'est pas ma faute... Mon pauvre enfant paraît vous être aussi cher qu'à moi... Vous dites quelquefois *notre* Frédérik... alors j'oublie que vous êtes un étranger qui a eu pitié de nous; votre tendresse pour mon fils me semble si sincère, que je ne m'étonne pas plus de vous voir vous dévouer pour lui, que je ne m'étonne de me dévouer moi-même.

Dans sa stupeur, David n'avait pu d'abord trouver un mot... puis il éprouva un si grand bonheur à entendre Marie lui peindre sa gratitude, d'une manière si touchante, que, malgré lui, il ne la rassura peut-être pas aussitôt qu'il l'aurait pu. Cependant, se reprochant de ne pas mettre fin aux angoisses de cette malheureuse femme, il reprit:

— Veuillez m'écouter, madame...

— Non... non, s'écria-t-elle avec l'impétuosité de la douleur et de la prière, oh!... il faudra bien que vous ayez pitié... vous ne voudrez pas me tuer par le désespoir après m'avoir fait tout espérer. Est-ce que je peux me passer de vous maintenant? Mais, mon Dieu! que voulez-vous que je devienne si vous partez? Oh! monsieur David, il est un souvenir tout-puissant

sur vous... celui de votre jeune frère. C'est au nom de ce souvenir que je vous supplie de ne pas abandonner Frédérik. Vous avez été jusqu'ici aussi tendre pour lui que s'il était votre enfant ou votre frère. Ce sont là des liens... sacrés qui nous unissent vous et moi! et ces liens... vous ne les romprez pas ainsi sans pitié; non, non, cela ne se peut pas...

Et les sanglots étouffèrent la voix de la jeune femme.

Des larmes aussi vinrent aux yeux de David, et il s'empressa de dire à madame Bastien d'une voix émue et pénétrante :

— J'ignore, madame... qui a pu vous faire croire que je partais... Rien n'est plus loin de ma pensée...

— Vrai !!! s'écria Marie avec un accent indéfinissable.

— Et s'il faut tout vous dire... Madame... j'ai pu parfois, non me décourager... mais avoir conscience de la difficulté de notre tâche; mais aujourd'hui... à cette heure... pour la première fois... j'ai bon espoir...

— Mon Dieu!... vous l'entendez! murmura Marie avec une religieuse émotion, que cette espérance ne soit pas vaine...

— Elle ne le sera pas, madame, j'ai tout lieu de le croire, et, loin de songer à partir, j'ai passé mon temps à réfléchir à la journée de demain, qui doit être décisive. Pour ne pas interrompre le cours de ces réflexions, j'ai pris le prétexte d'une légère indisposition, afin de ne pas paraître au dîner. Rassurez-vous donc, madame, je vous en conjure à mon tour. Croyez que je n'ai qu'une seule pensée au monde... le salut

de *notre* Frédérik; aujourd'hui, ce salut est non-seulement possible... mais probable... Oui, tout me dit que demain sera pour nous un heureux jour...

Il est impossible de peindre la transformation qui à chaque mot de David, se manifesta dans la physionomie de la jeune femme. . Son visage, naguère pâle, bouleversé par la douleur, s'était soudain coloré par l'émotion d'une surprise nerveuse: ses traits enchanteurs, à demi voilés par les ondes de ses cheveux dénoués rayonnaient alors d'une espérance ineffable.

Marie était si adorablement belle, ainsi vêtue de ce peignoir blanc à demi entr'ouvert par les violentes palpitations de son beau sein, qu'une bouffée de brûlante ardeur monta au front de David et aviva encore l'amour passionné qu'il sentait depuis quelque temps avec effroi envahir peu à peu son cœur.

— Monsieur David, reprit madame Bastien, vous ne voudriez pas m'abuser par un fol espoir... afin de vous soustraire à mes prières, afin de vous épargner la vue de mes larmes. Oh! pardon... pardon, j'ai honte de ce dernier doute, dernier écho de ma terreur passée... oh! je vous crois... je vous crois, je suis si heureuse de vous croire!

— Vous le pouvez, madame... car je n'ai jamais menti, répondit David, osant à peine jeter les yeux sur Marie, dont la beauté l'enivrait jusqu'au vertige, mais qui a pu, madame... vous faire supposer que je partais...

— C'est Marguerite... qui tout à l'heure m'a dit cela dans ma chambre; alors, tout effrayée, je suis accourue chez vous.

Ces mots rappelèrent à David que la présence de

madame Bastien, dans sa chambre à lui, à une heure avancée de la nuit, pouvait sembler étrange aux serviteurs de la maison, malgré l'affectueux respect dont la jeune mère était entourée; aussi, profitant d'un prétexte qu'elle venait de lui offrir, il s'avança jusqu'au seuil de sa porte, restée d'ailleurs ouverte pendant cet entretien et appela Marguerite à haute voix.

— Pardon, madame, dit-il alors à Marie qui le regardait avec surprise, je désirerais savoir comment Marguerite a pu croire que je partais.

La servante, aussi étonnée qu'effrayée de la brusque sortie de sa maîtresse, se hâta de monter chez David, qui lui dit aussitôt :

— Ma chère Marguerite, vous venez de causer une bien vive inquiétude à madame Bastien en lui disant que je me préparais à quitter la maison... et cela au moment où Frédérik, ce pauvre enfant que vous avez presque vu naître, a besoin de tous nos soins. Dans sa vive anxiété, madame Bastien est accourue ici; heureusement rien ne m'a été plus facile que de la rassurer; mais, encore une fois, comment avez-vous cru à mon départ?

— Ainsi que je l'ai dit à madame, M. David, vous aviez demandé à André un cheval et une charrette pour transporter des malles à Pont-Brillant... alors... moi... j'ai cru...

— Il est vrai! dit David en interrompant Marguerite; puis, s'adressant à Marie :

— Pardon mille fois, madame, d'avoir donné lieu à une erreur qui vous a causé une telle inquiétude... Voici tout simplement ce dont il s'agit : je m'étais chargé de quelques caisses de livres, que je devais remettre à mon arrivée au Sénégal, à l'un de nos

compatriotes. En partant de Nantes, j'avais, dans ma préoccupation, donné ordre de m'adresser ici mes bagages; ces caisses ont fait, contre mon intention, partie de cet envoi, et c'est...

— Pour les retourner à Nantes par la diligence qui passe à Pont-Brillant, que vous avez demandé un cheval et une charrette, n'est-ce pas, monsieur David? dit la vieille servante.

— Justement, ma chère Marguerite.

— C'est de la faute d'André aussi! reprit la servante. Il me dit des malles; moi je me suis dit des malles ou des effets, c'est la même chose; mais, Dieu merci! vous avez rassuré madame, et vous restez, monsieur David; car, elle toute seule, elle aurait eu bien du mal avec le pauvre M. Frédérik.

Pendant cet échange d'explications entre Marguerite et David, madame Bastien, complétement rassurée, revint pour ainsi dire tout à fait à elle; alors, sentant flotter sur son sein, demi-nu, une des longues tresses de ses cheveux, Marie songea au désordre de ses vêtements; mais elle était si pure, si candide, et chez elle la *mère* primait tellement la *femme*, que, dans le premier moment, elle n'attacha aucune importance aux diverses circonstances de son entrevue nocturne avec David; mais lorsque son instinct de pudeur naturelle se réveilla, elle réfléchit à ce qu'il y aurait eu d'embarrassant, de pénible pour elle, à s'apercevoir, seule à seule avec David, qu'elle était accourue chez lui en toilette de nuit; aussi devina-t-elle bientôt toute la délicatesse du sentiment auquel David avait obéi en appelant Marguerite pour lui demander une explication qu'il devait naturellement attendre d'elle, madame Bastien.

Ces réflexions, Marie les avait faites pendant les explications échangées entre David et Marguerite.

Ne sachant comment réparer le désordre de sa coiffure et de sa toilette, sans être aperçue de David, et sentant que cette *réparation* même était pour ainsi dire l'aveu tacite d'une inconvenance fâcheuse quoique excusable, la jeune femme sut cependant sortir de cet embarras.

La servante portait un grand châle de laine ponceau; madame Bastien le lui ôta doucement en silence de dessus les épaules; puis, ainsi que font les femmes du pays, Marie se le mit sur la tête, et le croisa, de sorte que ses cheveux flottants étaient ainsi à demi cachés et qu'elle se trouvait enveloppée jusqu'à la ceinture dans les longs plis du châle.

Ceci fut fait avec tant de prestesse, que David ne s'aperçut pour ainsi dire de la métamorphose du costume de Marie qu'au moment où celle-ci disait à sa servante avec une affectueuse familiarité :

— Ma bonne Marguerite... pardon si j'ai pris votre châle... mais cette nuit est glaciale et j'ai froid...

Si David avait trouvé la jeune femme adorablement belle et touchante, les cheveux épars et toute vêtue de blanc, il la trouva d'une beauté autre, et charmante encore, sous cette espèce de mante de couleur ponceau. Rien ne pouvait mieux faire ressortir le doux éclat des grands yeux bleus de Marie, le brun de ses cheveux et la blancheur rosée de ses traits.

— Bonsoir, M. David, dit la jeune mère, après être entrée chez vous désespérée... je sors rassurée... puisque vous me dites que demain doit être un jour d'épreuve décisive pour Frédérik... et un jour peut-être bien heureux pour nous...

— Oui, madame... j'ai bon espoir... et si vous le permettez, demain matin, avant de voir Frédérik... j'irai vous trouver dans la salle d'étude.

— Je vous y attendrai, M. David, et avec une grande impatience... Dieu veuille que vos prévisions ne vous trompent pas. Encore bonsoir, M. David... Venez-vous, Marguerite?

La jeune femme avait depuis longtemps quitté la chambre de David, que celui-ci, immobile à la même place, croyait voir... voyait encore, avec un voluptueux frémissement, cette figure enchanteresse abritée sous les plis de ce châle.

XI

Le lendemain matin, à huit heures, David attendait madame Bastien dans le salon d'étude; elle y arriva bientôt.

— Bonjour, madame... lui dit le précepteur. Eh bien!.. Frédérik?

— En vérité, monsieur David, je ne sais si je dois me réjouir ou m'alarmer... car, cette nuit, il s'est passé... une chose si étrange...

— Comment cela, madame?

— Accablée par les émotions de la soirée d'hier, je dormais d'un de ces sommeils profonds et lourds, dont le réveil même vous laisse pendant quelques moments dans une torpeur accablante... et vous donne à peine la conscience de ce qui se passe autour de vous...

Soudain, il m'a semblé que, réveillée à demi... je ne sais par quelle cause... je voyais confusément, à la lueur de ma lampe, Frédérik penché sur mon lit... il me regardait en pleurant... et me disait : *Adieu... mère, adieu!* Je voulus lui parler... faire un mouvement; mais l'engourdissement contre lequel je luttais m'en empêcha pendant quelques moments... Enfin, après un dernier effort de ma volonté, je m'éveillai tout à fait... Frédérik avait disparu... Encore tout étourdie... je me demandai si cette apparition était un songe ou une réalité. Après une hésitation de quelques secondes, j'allai chez mon fils... il dormait ou il feignait de dormir profondément... Dans le doute, je n'osai réveiller... ce pauvre enfant, il dort si peu... maintenant!

— Et, ce matin... madame.., lui avez-vous parlé de l'incident de cette nuit?

— Oui... mais il a eu l'air si sincèrement surpris de ce que je lui disais, il m'a affirmé si naturellement qu'il n'avait pas quitté sa chambre, que je ne sais plus que penser... Ai-je été dupe d'une illusion? Dans mon incessante préoccupation de Frédérik... aurais-je pris un rêve pour une réalité, cela se peut... Cependant il me semble encore voir la figure de mon fils, baignée de larmes... entendre sa voix oppressée me dire : *Adieu, mère... adieu...* Mais pardon, monsieur, dit madame Bastien, d'une voix altérée, en portant son mouchoir à ses yeux, le seul souvenir de ce mot *adieu...* me fait mal... pourquoi ces adieux? où veut-il aller? Rêve ou réalité, ce mot, malgré moi, m'inquiète.

— Calmez-vous, madame, dit David, après avoir attentivement écouté madame Bastien, je crois comme vous que l'apparition de Frédérik a été une illusion

produite par la tension continuelle de votre esprit... Mille exemples attestent la possibilité de pareille hallucination.

— Mais ce mot *adieu*?... ah! je ne puis vous dire le serrement de cœur qu'il m'a causé, le noir pressentiment qu'il me laisse encore...

— De grâce, madame, n'attachez pas d'importance à un rêve... je dis rêve parce qu'il est difficile d'admettre la réalité de cet incident; à propos de quoi Frédérik serait-il venu pleurer à votre chevet et vous faire ses adieux pendant votre sommeil? Comment voulez-vous qu'il pense à vous quitter? où peut-il aller... maintenant que notre double surveillance compte chacun de ses pas?

— Il est vrai... M. David... et pourtant...

— De grâce, rassurez-vous, madame... et d'ailleurs vous m'aviez dit, je crois, qu'en dehors de cet incident, vous ne saviez si vous deviez vous réjouir ou vous alarmer, et cela pour quelle cause?

— Ce matin, Frédérik m'a paru calme, presque content : il n'avait plus l'air abattu... il souriait, et, comme par le passée, il m'a embrassé avec une tendre effusion, me suppliant de lui pardonner les chagrins qu'il m'avait causés et me promettant de faire tout au monde pour me les faire oublier... Aussi, en rapprochant, de vos rassurantes paroles d'hier, ce langage si nouveau de la part de mon fils, et l'espèce de satisfaction que je lisais sur ses traits, j'aurais dû me trouver heureuse, bien heureuse...

— En effet, madame, et pourquoi vous alarmer? Ce revirement soudain... qui coïncide merveilleusement avec mes espérances, avec mes projets, doit au contraire...

David fut interrompu par l'arrivée de Frédérik. Celui-ci, toujours pâle, mais le front serein, la bouche souriante, s'avançant vers son précepteur d'un air ouvert, lui dit avec un mélange de déférence et de cordialité :

— Monsieur David, j'ai à vous demander votre indulgence et votre pardon pour un pauvre garçon à moitié fou, qui, lors de votre arrivée ici, vous a dit des paroles dont il eût rougi s'il avait eu conscience de ses idées et de ses actions... Depuis cette époque, ce pauvre garçon s'est montré moins grossier, mais il est resté impassible devant les mille témoignages de bonté dont vous l'avez comblé... De tous ces torts... il se repent. M'accordez-vous sa grâce?

— De tout mon cœur, mon brave enfant, répondit David en échangeant un regard de surprise et de bonheur avec madame Bastien.

— Merci, monsieur David! répondit Frédérik en serrant avec émotion les mains de son précepteur entre les siennes; merci... pour ma mère et pour moi.

— Ah! mon enfant... dit vivement madame Bastien, je ne puis te dire combien tu me rends heureuse... nos mauvais jours sont donc finis!

— Oui, mère... et ce n'est plus moi qui, je te le jure, te causerai des chagrins.

— Mon cher Frédérik... dit David en souriant, vous savez que je ne suis pas un précepteur comme un autre... et que j'aime prendre les champs pour salle d'étude... le temps est assez beau, ce matin... voulez-vous que nous sortions?

Frédérik tressaillit imperceptiblement, puis il reprit aussitôt :

— Je suis à vos ordres, monsieur David...

Et se retournant vers madame Bastien :

— Adieu, mère, dit l'adolescent, en embrassant la jeune femme.

Il est impossible de rendre ce qu'éprouva madame Bastien, en entendant ces mots :

— *Adieu, mère...*

Ces mots qui, la nuit précédente, illusion ou réalité, avaient retenti dans son cœur, comme un funeste pressentiment...

Marie crut aussi remarquer que son fils faisait, pour ainsi dire, durer cette fois ses baisers plus longtemps que de coutume... et que sa main, qu'elle tenait, frissonnait dans la sienne...

L'émotion de la jeune mère fut si vive, que ses traits devinrent d'une grande pâleur, et elle s'écria malgré elle, avec un accent d'effroi :

— Mon Dieu! Frédérik, où vas-tu?

David n'avait pas quitté madame Bastien des yeux, il devina tout et lui dit de l'air le plus naturel du monde, quoique en appuyant sur certains mots avec intention :

— Eh mais! madame... Frédérik *vous dit adieu*, parce qu'il vient se promener avec moi.

— Sans doute, mère... ajouta le jeune homme, frappé de l'émotion de madame Bastien, et jetant sur elle à la dérobée un regard inquiet et pénétrant.

Ce regard, David le surprit tout en faisant à madame Bastien un signe expressif qui semblait lui dire :

— Qu'avez-vous à craindre? Ne suis-je pas là?

— Il est vrai... mes craintes sont folles, pensa madame Bastien, M. David n'est-il pas avec Frédérik?

Tout ceci s'était passé en bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire; le précepteur, prenant Frédérik sous le bras, dit à madame Bastien en souriant :

— Il est probable, madame, que notre *classe* en plein champ, durera jusqu'au déjeuner, vous voyez que je suis sans pitié pour mon élève... Je veux vous le ramener harassé de fatigue...

Madame Bastien ouvrit la porte vitrée qui donnait de la salle d'étude sous la futaie, David et Frédérik sortirent.

L'adolescent évita de rencontrer de nouveau le regard de sa mère.

Longtemps la jeune femme resta rêveuse et attristée au seuil de la porte, les yeux attachés sur le chemin que son fils et David avaient pris.

— Je vous laisse le choix de notre promenade, mon cher enfant, avait dit David à Frédérik lorsqu'ils furent sur la lisière de la futaie.

— Oh! mon Dieu... M. David, peu importe, répondit simplement Frédérik; mais, puisque vous me laissez le choix, je vais vous conduire d'un côté que vous ne connaissez peut-être pas... tenez, vers ce bouquet de sapins que vous voyez là-bas, au faîte de la colline.

— En effet, mon enfant... je ne suis point encore allé de ce côté... dit David en se dirigeant avec son élève vers le but de leur promenade.

De plus en plus surpris de l'étrange coïncidence de ses espérances avec le revirement soudain qui semblait se manifester chez le fils de madame Bastien, David l'observa attentivement, et remarqua qu'il tenait presque toujours ses yeux baissés, quoique par un mouvement presque involontaire, en traversant la futaie, il eût, par deux ou trois fois tourné la tête derrière lui pour regarder sa mère tant qu'il put la voir au loin, à travers les éclaircies des grands arbres, debout au seuil de la porte .

Après quelques minutes d'examen, David reconnut que le calme de Frédérik était feint : une fois hors de la présence de sa mère, le jeune homme, d'ailleurs incapable de se contraindre longtemps, redevint soucieux et visiblement préoccupé... ses traits se contractaient par fois et prenaient alors, si cela peut se dire, une expression de sérénité navrante dont David s'inquiéta. En effet, afin de ne pas effrayer madame Bastien, il avait tâché de la persuader que l'apparition de Frédérik durant la nuit précédente, était un rêve... Mais David ne pensait pas ainsi; il regardait comme une réalité les adieux nocturnes de Frédérik à sa mère endormie; cette circonstance, jointe à ce qu'il observait à l'heure même, lui fit craindre que le brusque changement de son élève ne fût joué et ne cachât quelque funeste résolution.

— Mais heureusement, pensait David, je suis là...

Lorsqu'ils eurent quitté la futaie, Frédérik prit un chemin gazonné à travers les guérets qui, laissant à droite la forêt de Pont-Brillant, se dirigeait vers la crête d'une petite colline au sommet de laquelle on apercevait cinq ou six grands sapins isolés.

— Mon cher enfant, dit David au bout de quelques instants, je suis d'autant plus heureux des paroles remplies d'affectueuse confiance que vous m'avez adressées ce matin, qu'elles ne pouvaient venir plus à propos...

— Pourquoi cela, M. David?

— Parce que, fort de cette confiance et de cette affection que j'avais tâché de vous inspirer jusqu'ici... je pourrai entreprendre avec vous... une tâche... qui d'abord semble bien difficile.

— Et cette tâche, quelle est-elle?

— Vous rendre aussi heureux que vous l'étiez... autrefois.

— Moi!... s'écria involontairement Frédérik.

— Oui.

—Mais, reprit Frédéric, en se contraignant, je ne suis plus malheureux... je l'ai dit ce matin à ma mère... le malaise que je ressentais... et qui m'avait aigri le caractère... s'est dissipé... presque tout à coup... D'ailleurs M. Dufour avait annoncé à ma mère... que cela finirait ainsi.

— Vraiment, mon enfant... vous n'êtes plus malheureux? vos chagrins ont cessé? vous avez le cœur libre, content, joyeux comme autrefois?

— Monsieur...

— Hélas, mon cher Frédérik, la droiture de votre cœur vous empêche de dissimuler longtemps la vérité... Oui, quoi que vous ayez dit ce matin à votre mère pour la rassurer, vous souffrez encore à cette heure... vous souffrez autant et plus peut-être que par le passé.

Les traits de Frédérik se contractèrent. La pénétration de David l'attérait... et, pour éviter ses regards, il baissa les yeux.

David l'observait attentivement. Il continua :

— Votre silence même me prouve, mon cher enfant, que cette tâche que je me propose : vous rendre heureux comme par le passé, est encore à remplir; vous vous étonnerez sans doute de ce que je n'ai pas essayé de l'entreprendre plus tôt. La raison en est simple... je ne voulais rien tenter sans une certitude absolue... et c'est d'hier seulement que ma conviction est formée sur la cause du mal qui vous accable... qui vous tue... Cette cause... je la connais...

Frédérik frissonna d'épouvante... Cette épouvante, mêlée de stupeur, se peignit dans le regard qu'il jeta, malgré lui, sur David.

Puis, regrettant d'avoir trahi son impression, le jeune homme retomba dans un morne silence.

— Ce que je vous ai dit, mon enfant, vous étonne; cela doit être, reprit David; mais, ajouta-t-il d'un ton de tendre reproche : Pourquoi vous effrayer de ma pénétration? Lorsque notre ami, le docteur Dufour, vous a guéri d'une maladie presque mortelle, n'a-t-il pas dû, pour combattre sûrement votre mal, en connaître la cause?...

Frédérik ne répondit rien.

Depuis quelques instants, et à mesure qu'il s'approchait, ainsi que David, du faîte de la colline où l'on voyait quelques sapins disséminés, le fils de madame Bastien avait de temps à autre jeté un coup d'œil oblique et inquiet sur son compagnon. Il semblait craindre de voir déjouer un projet qu'il méditait depuis qu'il avait quitté la maison de sa mère.

Au moment où il finissait de parler, David remarqua que le chemin aboutissant à la crête de la colline se changeait en un étroit sentier longeant le bouquet de sapins, et que Frédérik, par un mouvement de déférence apparente, s'était un instant arrêté, comme s'il n'eût pas voulu prendre le pas sur son précepteur. Celui-ci, n'attachant aucune importance à cet incident, si naturel et si insignifiant d'ailleurs, passa le premier.

Au bout de quelques instants, il lui sembla ne plus entendre Frédérik marcher derrière lui... Il se retourna...

Le fils de madame Bastien avait disparu.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.